

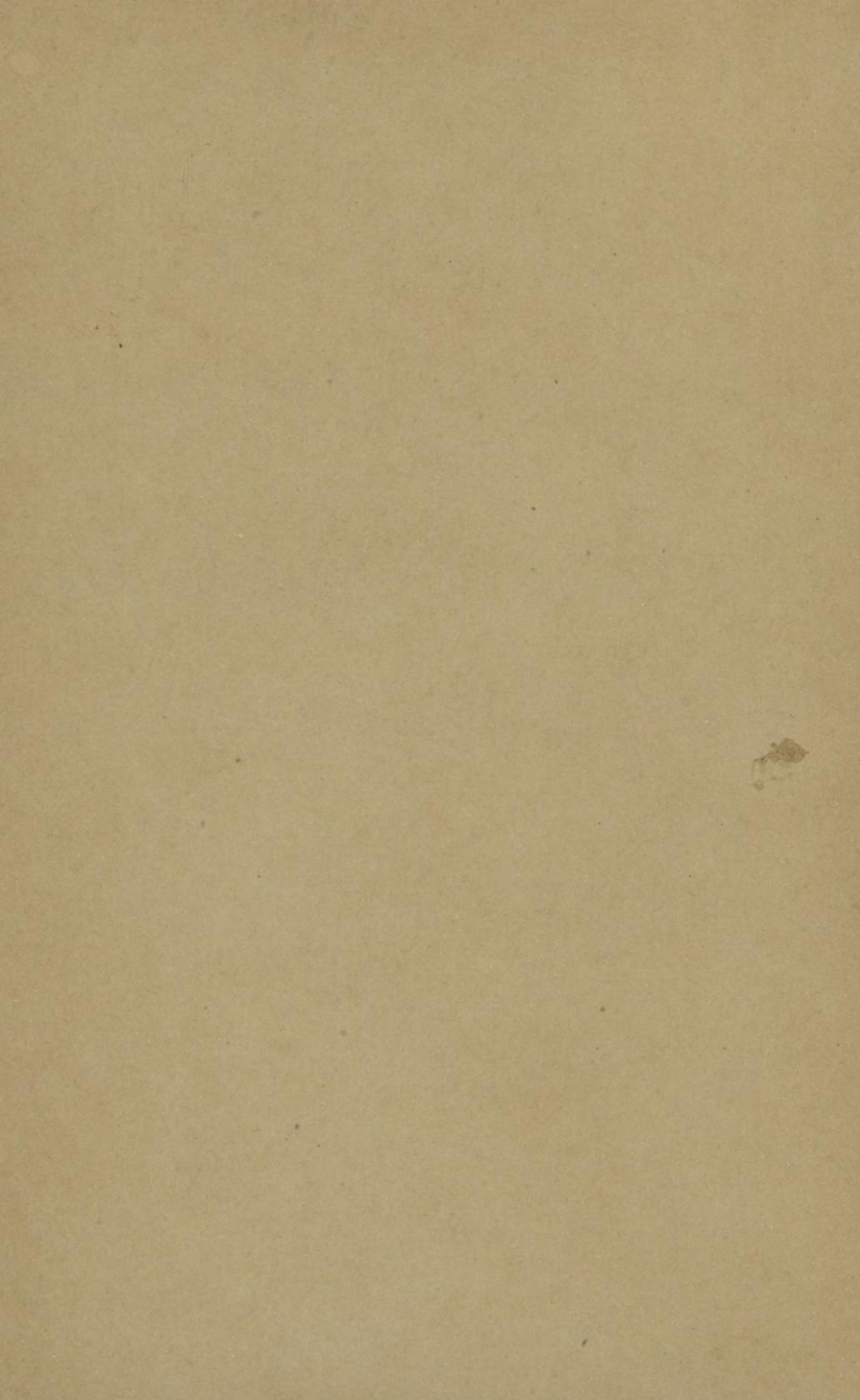
R. Michalias

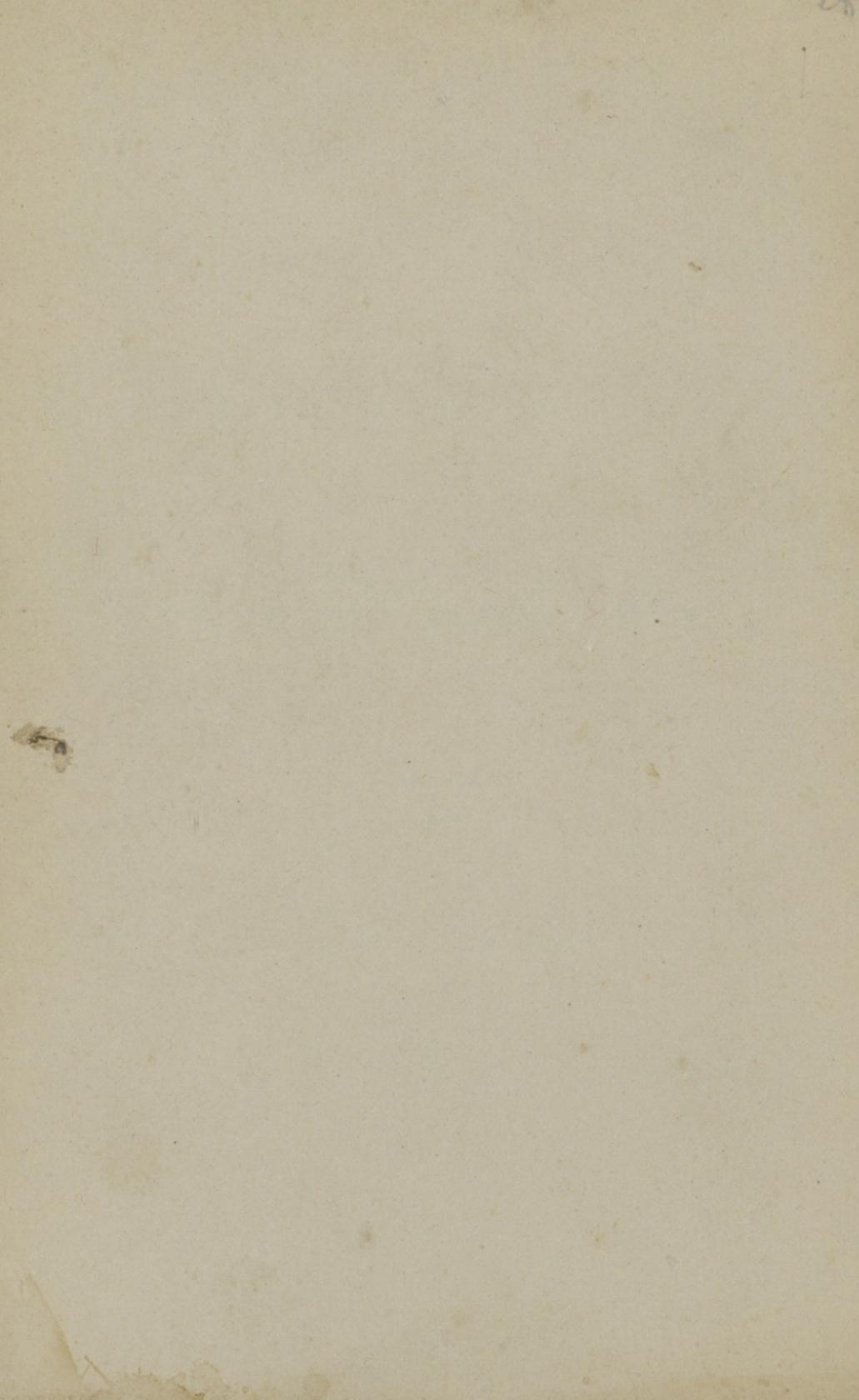
Èrs

dè lous Suts

---

Imp. Miçeon





# ÈRS DÈ LOUS SUTS

---

## Pouèmi do Livradoué

PER R. MICHALIAS

Embei la traducchèu literalo à la drit

---

Reprouducchèu defengudo

---

EMBART (Put-de-Doumo)

De vè l'Anpremario J. MIGEON

1904

En son félibre Majoran A. Plante  
en remerciement d'Arlo e Font Segugno  
amitiou oumage  
R. Michali.

# CHANTS DES MONTAGNES

---

## Poèmes du Livradois

PAR R. MICHALIAS

avec la traduction littérale en regard

---

Reproduction interdite

---

AMBERT (Puy-de-Dôme)

IMPRIMERIE J. MIGEON

1904

C.I.D.O.  
BÉZIERS

CIRDOC



OC0010632

153451

A 332879

**CAB 1832**

ÈRS DÈ LOUS SUTS



# à MISTRAL

---

Diens quous “Èrs dè lous Suts” d’un Averno qu’issàyo  
La liengo do pàis, t’eufrisse a te proumèi,  
Quauquis raibi dous chams, de joyo, èmai d’imàyo...  
Au Gran-Mestre acò is ’n umble oumage d’eubrèi.

R. M.

*Embart, primo de Juli 1904.*

# à MISTRAL

---

Dans ces “ *Chants des Montagnes* ” de l’Arverne qui fait un essai — en dialecte local, je t’offre, à toi, premier, — quelques rêves des champs, de la joie, et aussi des larmes.... — Au Grand-Maitre, c’est un humble hommage d’ouvrier.

R. M.

*Ambert, premiers jours de Juillet 1904.*





## Lettre de Frédéric MISTRAL

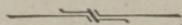


Maillane, 19 Janvier 1905.

Mon cher ami, je me dérobe enfin au millier de lettres que me vaut le prix Nobel — pour vous remercier et féliciter franchement au sujet de vos *Ers dè lous Suts*. — Après tant de poésies dans tous les genres, tant de descriptions et de lyrisme, jetés au Ciel et au public par les poètes de tous les pays, vous émergez de la foule avec une voix neuve et des couleurs nouvelles et des fraîcheurs immaculées. Votre livre, c'est le Félibrige, en costume d'Arverne, atteignant les cimes du Puy-de-Dôme et au plus haut de notre langue, chantant les joies de l'alouette et de la nature au réveil... Un barde du temps de Vercingétorix n'aurait pas été plus Arverne que vous. Adieu la convention, adieu l'imitation des choses lues ! Vous avez, avec Vermenouze, retrouvé les sources, et l'Auvergne en vous deux retrouve sa jeunesse : Je vous envoie mes compliments intimes !

F. MISTRAL.

## Em' da quous d'ati que me ligiron



Per vautre, mé sajas nieu be do país, chero beliau prou malènt de comprene ço qu'ei tant malènt d'eicrieure. Ligissas menimi aque paure libretou, per l'amour que li ai metu toto moun amo, embei ço qu'ai pougu, mài, d'amo do Livradouès.

Sabe, n'i o de qus qu'an d'onto d'aque *trasse* de patouès, coumo le sonon chas cop ; d'aquelo liengo qu'eujiguèron beliau parla, proche do cros, embei liouro mama, bouna-gèn, e que mepreson anu sens seubre per-de-que. An i d'ime aquelous moucarès ? Oh pas, sabé ! Dène boutas, per qu'uno éucajeu mepresa aquelo liengo que fugué quelo de noutri grands, prou tems neischis d'avan que nautri, e vonte se trobo seguramen 'no brio d'aquelo que se servigué Vercingétoris, le mai grand de noutri Grands !...

E do mentre que ligiri aquelous “ *Ers* ” vautre, aujas lé dendrela l'aigo de noutro gento Doro ; aujas lé fieula l'auro diens las garnas e diens lous sops ; aujas lé mai taqueta couche-ticon do cur de noutre País....

R. M.

à ceux qui me lisent

Sour vous, bien que vous sayer de la région, il vous sera peut être assez difficile de comprendre ce qu'il est si difficile d'écrire. Lisez quand même ce pauvre petit livre, parce que j'y ai mis toute mon âme, avec ce que j'ai pu aussi de l'âme de Livradour.

Je le sais, il en est qui sougissent de ce (1) trasse ~~misérable~~ de peuples, ainsi qu'ils le nomment parfois; de cette langue qu'ils entendent peut-être parler près de leur berceau, à leur mère, et qu'ils méprisent aujourd'hui sans savoir pour quoi. Ont-ils raison ces maqueurs? Non pas, certes! Alors donc! Pour quelle raison mépriser cette langue qui fut celle de nos aïeux, bien longtemps nés avant nous, et où se retrouve certainement quelque trace de celle dont se servit Vercingétorix, le plus grand de nos Aïeux!

Et pendant que vous lisez ces "Chants", vous entendez-y tinter l'éau de notre jolie Dore; entendez-y siffler le vent dans les pins et les sapins; entendez-y aussi battre quelque chose du cœur de notre bon Roy...

(1) trasse vil, chétif, misérable

## NOTE

---

Les quelques variantes phonétiques, dialectales ou orthographiques qu'on peut remarquer dans cet recueil correspondent assez exactement aux différences de langage de régions souvent voisines, différences créées, au cours des temps, sans raison ni logique apparentes, par caprice on dirait, mais surtout par l'absence de toute règle et de toute syntaxe.

### PRONONCIATION

**àu** se prononce assez exactement **àou** monosyllabique.

**ch** se prononce presque toujours **tch** ;

**g** devant **e** ou **i** se prononce presque toujours **dg**.

**j** devant **a, e, i, o, u**, se prononce **dj**.

**en** se prononce invariablement **in**.

**èi** initial, monosyllabique, s'écrit et se prononce indifféremment **èi** ou **i**.

**u** terminal, se prononce assez exactement **iu**, monosyllabique.

**gu** et **cu** ou **qu**, logiquement orthographiés ainsi, se prononcent cependant le plus souvent **diu** et **tiu**.

EXEMPLE : **dèngu**, se prononce **dèndiu** ; **eicu** se prononce **eitiu**.



## In memoriâ

Ainsi que les torrents creusent ces grandes combes  
Qui rident nos montagnes de sillons géants,  
O mes chers disparus, qui dormez dans vos tombes  
Closes, vous me laissez au cœur des trous béants...



# A mon Livradois



Je t'aime, ô mon pays, ô mon beau Livradois,  
Terre du vieux Dolmen, au passé de mystère ;  
Et lorsque je parcours ta combe solitaire,  
Emu, je me recueille en écoutant des voix :

Celle du vent qui passe, en sifflant, sous les bois,  
Et celle de ta Dore où tinte une onde claire ;  
Au milieu du troupeau, celle de la bergère,  
Qui chante son refrain de rustique patois.

J'aime voir, au matin, la perle de rosée  
Dans l'écrin verdoyant de tes prés déposée ;  
J'aime voir, sous la brise, onduler tes blés mûrs ;

J'aime voir, au soleil, se dorer tes collines,  
Et les cimes des pins escalader l'azur,  
Tandis que dans le roc s'enfoncent leurs racines.



## FÊLHAS TOUMBADAS

(DARÈIRIO)

---

L'èivar vâi se precha :  
En l'èr 'no niolo griso,  
Bussado per la biso,  
Redèlo diens le cha.

Ouro l'ombras soum lonjas,  
Chani, fiàulo le vèn.  
Aù Mio, en d'aque sonjas ?  
Qu'èipiènnhas d'ati-lin ?

Veji-tu revèngus  
De d'alài de la vido,  
De Morts disparigus,  
D'Amas que te fan pido ?

Ou b'en que mî tardièu  
De la fi de la nado,  
Rèibias-tu de l'èitièu  
Em' sou mati de ruado ?

## FEUILLES TOMBÉES

(AUTOMNE)

---

L'hiver va venir : — en l'air une nuée grise, — poussée par la bise, — roule dans le Ciel.

Maintenant les ombres sont longues, — aigrement le vent souffle. — O mon aimée, à quoi songes-tu ? — Que regardes-tu là-bas ?

Vois-tu, revenus — d'au delà de la vie, — des Morts disparus, — des Ames qui te font pitié ?

Ou dans ce mois tardif — de la fin de l'année, — rêves-tu de l'été — avec ses matins de rosée ?

Per-de-que me ricondre  
 Ticon d'incounigu ?  
 Mio, chaut me ripondre,  
 Dijo-me qu'as vegu.

.....

— Vèse toumba las fêlhas  
 Au souleu do mati ;  
 Ja las, las paúras vêlhas,  
 Ja las que passon ti,

Coumo de parpaliãudas  
 En arrèi, èn avant,  
 Oube de fouligãudas  
 Sens seubre vounte van.

Devalon de las chimas  
 Garnisson lou chami ;  
 Quo chomblo las lagrimas  
 De l'àibre que jumi !

Segur, quel àibre puro  
 De fêlhas.... En trepé,  
 Fan d'abor 'no santuro  
 Tout l'èntour de soun pèd ;

Pourquoi me dissimuler — quelque chose d'inconnu ? — Chérie, il faut me répondre, — dis-moi ce que tu as vu.

.....

— Je vois tomber les feuilles — au soleil du matin ; — regarde les, les pauvres vieilles, — regarde les qui passent là,

comme des papillons, — en arrière, en avant, — ou comme des folles, — sans savoir où elles vont.

Elles descendent des cimes, — remplissent le chemin ; — ce semble les larmes — de l'arbre qui gémit.

Sûrement, cet arbre pleure — des feuilles... En troupeau, — elles font tout d'abord une ceinture — autour de son pied.

Pré, l'auro las demèno,  
 Las èipandi pertout,  
 Parèi l'ome semèno  
 Soun gràu diens le seliou.

Quò-i 'no virenèiro  
 De mourcelous sechos  
 Qu'èipermèno à-pertèiro  
 Le vèn que lou'o crechos,

E que s'èn van cuevri,  
 Gentamèn è sens maro,  
 Que van granti la tiarro  
 De l'èivar è do frid.

Pàure àibre difelhò !..  
 En ta darèiro brancho  
 Lou manté se 'n èn rancho;  
 Ouro séis dibilhò,

Ontou de toun cor nu,  
 Tèlo 'no maridado,  
 Quand sa ràubo, la nut,  
 En sous pèds èi toumbado.

Ensuite, le vent les remue, — les éparpille de tous côtés, — de même l'homme sème — son grain dans le sillon.

C'est une ronde — de fragments deséchés, — que disperse à mesure — le vent qui les a rassemblés,

Et qui s'en vont couvrir — doucement et sans bruit, — qui vont protéger la terre — contre la neige et le froid.

Pauvre arbre effeuillé! — De ta dernière branche — s'arrache le manteau; — maintenant tu es déshabillé,

honteux de ton corps nu, — telle une mariée, — lorsque sa robe, la nuit, — à ses pieds est tombée.

— Acò retrài la vido !...  
 La fêlho, quand decend  
 Qu'èi 'no nado partido  
 Au reloge do tèms.

Coumo lous piâus tombos  
 Dison : jouinesso ènnado,  
 La fêlho devalado  
 Quo dit : biâus jours chabos !

Oh ! nado que s'èn vâi,  
 Nado de ma jouinesso,  
 Au-davan la velhesso  
 Ti 'n àutre pas de fâi !.....

.... En dire, bounagèn,  
 Lio puro è pèn la tête.  
 A se, proche se séto,  
 E li dit, gentamèn :

Noun, Mio ! Che la fêlho,  
 En tumba, dit ticon,  
 Lio dit : àujas-me-don  
 L'amour quand se divêlho.

— C'est l'image de la vie!... — La feuille qui descend — c'est une année écoulée — à l'horloge du temps.

De même que les cheveux tombés — disent : jeunesse enfuie, — la feuille descendue — dit : beaux jours finis.

Oh ! année qui s'en va, — année de ma jeunesse, — au devant de la vieillesse — voilà un autre pas de fait!...

.... En parlant, la pauvrete — pleure et penche la tête. — Lui, près d'elle s'assied, — et lui dit doucement :

Non, chérie ! Si la feuille — en tombant dit quelque chose, — elle nous dit : écoutez-donc — l'amour quand il s'éveille.

Lio nous dit : Paur'èifans,  
 Diens la vido, à vient ans,  
 Trobas-lè, qu'èi pus sage,  
 Trobas-lè, re pus ma,  
 Ta-pau lounjo que sage,  
 Quouro dévon s'ama !...

Viro, felheto,  
 D'açai, d'alai;  
 Couro, chèmpleto,  
 Con l'auro vai.

Diens la bregèiro,  
 Diens le chami,  
 Danso, lugèiro,  
 Danso, m'ami.

E préco, courandèiro,  
 Torno veni,  
 Torno diens la fèugèiro  
 Nous faire un ni.

Que, diens soun lèi,  
 Dèngu age coussuro,  
 Pus mouleto, mouèn duro,  
 Mèmo le Rèi!

Elle nous dit : Pauvres enfants, — dans la vie, à vingt ans, — trouvez-y, c'est plus sage, — trouvez-y rien autre, — si courte soit-elle — que l'heure de s'aimer.

Tourne, petite feuille, — d'ici, delà ; — cours, petite folle, — où va le vent.

Dans la bruyère, — dans le chemin, — danse, légère, — danse, chérie.

Et ensuite, coureuse, — reviens, — reviens dans la fougère — nous faire un nid.

Que dans son lit, — personne n'ait de couette — plus molle, moins dure, — même le Roi !

# L'ÉIVAR



Do sut dè Mont-Tialèi,  
Juqu'èn bas la Chevèiro,  
L'èivar, d'uèto lugèiro,  
Eiblanhit le Bèu-Nèi.

Chaco flour de l'èitieu  
S'ei d'apertèiro énnado,  
E la tiarro tapado  
Coumo d'uèn grand lansèu,

Sèmblo vouli dermi !  
L'aùro, diens las bregèiras,  
Lé crocho de conzèiras,  
E baro lou chami.

No ployo frido eicàlo  
Soubre lo vistrio ; l'ort,  
Sèns fèlho, sens brut d'àlo  
Diens l'aibre, parit mort.

# L'HIVER



Du sommet du Mont-Thiallier<sup>(1)</sup> — jusqu'au dessous de Valcivières, — la neige, d'ouate légère, — blanchit le Bois-Noir.

Chaque fleur d'été — s'est à son tour en allée, — et la terre couverte — comme d'un grand linceul,

semble vouloir dormir ! — Le vent, dans les bruyères, — y rassemble des combles, — et obstrue le chemin.

Une pluie froide glisse — sur la vitre; le jardin, — sans feuilles, sans bruit d'aile — dans l'arbre, semble mort.

(1) Mont-Thiallier (chaîne des monts du Forez), 1460 mètres.

En chaco chaminéio,  
 Dè la tièulagno sort  
 Lous ribans de fumèio  
 E las belijas d'or,

Que fai l'èitèlo au fiò.  
 Dè la ruo tot'en en liàço  
 Monto le brut d'èicliò  
 D'uèn mandiant las que passo.

Io boufo diens sous dits,  
 Le paure pourto-biarço,  
 En jura pré la garço  
 D'auro que l'eiredit.

— Vut oras! Qu'èi le chi;  
 Acò fai nut de-fuoro.  
 Fénno, sèn bien èichi,  
 D'èuji ma roufa l'auro.

Illo fiàulo chani  
 De travar la sarálho;  
 Illio set la murálho  
 E chabo en se plagni;

A chaque cheminée, — vers la toiture  
sortent — les rubans de fumée — et les  
bluettes d'or,

que fait la bûche au foyer. — De la rue  
toute en glace — monte le bruit de sabots  
— d'un mendiant las qui passe.

Il souffle dans ses doigts, — le pauvre  
porte besace, — en jurant après le maudit  
— vent qui les raidit. —

— Huit heures ! C'est le soir ; — il fait  
nuit dehors. — Femme, nous sommes bien  
ici, — d'entendre seulement ronfler le  
vent.

Il siffle aigrement — au travers la  
serrure ; — il suit les murs — et finit en  
une plainte ;

Do fuond de la garnasso  
 Dirias le chavanieù....  
 — (Qu'em'tritous le Bouon-Dieu  
 Au fio faje 'no plaço !) —

— Tàu, tàu ! an tabutò ?  
 Quèi le trino-gambèlo,  
 En lou pourtoù restò,  
 Que voudio 'n eicudèlo  
 De sepo, è per dermi,  
 Un càire diens l'èitable.  
 Sajan li charitable  
 Au pàure que jumi !  
 Trepò, drelhò de ployo  
 Que se miclo em d'èivar,  
 Le paure bougre poyo,  
 Em' sa chambo en retar,  
 L'ichalèi de gran-peno.  
 Diens soun tros de sachou  
 Redèlo un vé crèntou  
 Muji e'no coudeno.

En chaque piaù juri,  
 Li te pènd 'no chandiàlo,  
 E sèu sa chamio salo,  
 La pé rouyo pari.

Au fond du bois de pin — on dirait le chat-huant... — (Qu'à tous le Bon-Dieu — donne une place au foyer!) —

— Toc, toc! On a frappé? — C'est le *tire-la-jambe*, — à la porte arrêté, — qui voudrait une écuellée — de soupe, et, pour dormir, — un coin dans l'écurie. — Soyons lui charitable — au pauvre qui souffre! — Trempé, inondé de pluie — mêlée de neige, — le pauvre diable gravit — de sa jambe en retard, — l'escalier à grand'-peine. — Dans son méchant bissac, — — roule un vieux croûton — moisi et une couenne (de lard).

A chaque poil givré, — pend une chandelle (de glace), — et sous sa chemise sale, — la peau rouge apparaît.

'No vesto que badálho,  
 De brayas sens boutou,  
 De chàussas sèns chambálho..  
 Lou frid nentro pertout!

.....

— Venio sé bounagèn,  
 E chàufo te la solo;  
 Per rousa ta courniolo,  
 Ti tapàu d'aigardèn.

Ti de lar, ti 'no michò;  
 Tálho te n'en 'no lichò  
 Pus larjo qu'uno mò,  
 E jàyo te. Demò,  
 L'estoumo bien garnido,  
 La resto diens toun sò,  
 Quand chero la partido,  
 T'anaras petassò.



Une veste qui bâille, — des culottes sans boutons, — des bas sans jarretières... — le froid rentre de tous côtés!

.....

— Viens ici, pauvre diable, — et chauffe-toi la semelle; — pour arroser ton gosier, — voilà un peu d'eau-de-vie.

Voici du lard, voici une miche : — Coupe t'en une tranche — plus large que la main, — et couche-toi. Demain, — l'estomac bien rempli, — les restes (du repas) dans ton sac, — au moment du départ, — tu t'en iras restauré.



## Lou Prièntèms

---

Ja-ti l'èivar que chàbo...  
Le frid disparigu  
O Prièntèms revèngu,  
A fài tourna la sàbo.

Véson lous jours creischi,  
E l'oumbro s'èicoursa ;  
Véson l'erbo poussa,  
E la semèn neischi.

Ouro las parpaliaudas  
Se bilhon de coulours :  
Lous sardèis an de flours,  
E las vors de minaudas.

Lous brus van eissama :  
Las rosas s'eiparnisson  
E l'oussés se batisson  
De nis con van s'ama.

## Le Printemps

---

Voilà l'hiver qui s'achève... — Le froid disparu, — au retour du printemps — a fait revenir la sève.

On voit les jours croître — et l'ombre se raccourcir ; — on voit l'herbe pousser — et la semence naître.

Maintenant les papillons — se revêtent de couleurs : — les cerisiers ont des fleurs, — et les saules des chatons.

Les ruchers vont essaimer ; — les roses s'épanouissent, — et les oiseaux se construisent — des nids où ils vont s'aimer.

Diens l'aïbri lous tiensous,  
 Las belhas vel la flour,  
 Sèu l'erbo lous grilhous,  
 Tritous se fan l'amour !

Qu'èi l'Amour que nous crocho  
 Eichi, Miò, nous mài ;  
 Ja le ti que se procho...  
 Chaut lou sègre con vâi.  
 Lou sègre vel lou rièu  
 Con la prado se bagno ;  
 Lou sègre diens le bèn  
 Que fara 'no tièulagno  
 No couado de frischour  
 Per jugni noutro làuro...  
 L'eitan, che fâi gi d'aùro,  
 Chero le miradour ;  
 Per bièure èurèn la mouro ;  
 De mousso per tapis ;  
 E farèn leit de bourro  
 Ranchado èn lous sapis.

Aujo-me lous tiensous,  
 Las belhas vel la flour,  
 Diens l'erbo lous grilhous,  
 Que dison de l'Amour ?

Dans les arbres les pinsons, — les  
abeilles sur la fleur, — sous l'herbe  
les grillons, — tous se font l'amour !

C'est l'Amour qui nous rassemble —  
ici, ô mon aimée, nous aussi ; — le  
voilà qui s'avance... — il faut le suivre  
où il va. — Le suivre vers le ruisseau  
— où la prairie se baigne ; — le suivre  
dans le bois — qui fera un toit, — un  
abri de fraîcheur — pour joindre notre  
lèvre... — L'étang, s'il ne fait pas de  
vent, — sera le miroir ; — pour boire,  
nous aurons la mûre ; — de la mousse  
pour tapis ; — et nous ferons un lit avec  
de la bourre arrachée aux sapins.

Ecoute les pinsons, — les abeilles sur  
la fleur, — dans l'herbe les grillons : —  
que disent-ils de l'Amour ?

De s'ama quand 'n ei tèms ;  
 L'Amour ei n'èiluchado,  
 Re pus ma 'no fumado  
 Que n'empourto lou vèn.

Veji be se mari  
 Diens lou ciu quello èitiao,  
 Belijo que devalo  
 S'èn vai è disparit ?

Tout parèi fài l'amour....  
 Mio, l'èurèn culido  
 Quello tant gènto flour  
 Do Prièntemps de la Vido !



De s'aimer lorsqu'il en est temps ; —  
l'Amour est un éclair, — rien qu'une  
fumée — qu'emporte le vent.

Tu vois bien se perdre — dans le Ciel  
cette étoile, — blquette qui descend, —  
s'en va et disparaît ?

De même fait l'Amour ; — O chérie,  
nous l'aurons cueillie — cette si jolie  
fleur — du Printemps de la Vie !



## L'EITIEU (rèibiario)

---

Ti meijour ! Lou mi d'èu  
Mèno tant de chalour  
Que, mèmo diens le bèu,  
Aco fài 'no tefour.

Tout dert diens la Naturo !  
Se n'aùsit ma le brut  
Do petitou que puro,  
De las belhas o brus ,

Ou do minou que miàulo  
È voudrio be sa part  
D'aque talhou de lard  
Boutò soubre la tàulo.

A-penas do grillhou ,  
Diens l'erbo ricondu ,  
'No petito chansou ,  
Mas defouoro , dèndu.

## L'ÉTÉ (Rêverie)

---

Il est midi ! Le mois d'août — procure tant de chaleur — que, même dans le bois, — cela fait (comme) un étouffement.

Tout dort dans la Nature ! — On n'entend que le bruit — du nourrisson qui pleure, — des abeilles à la ruche,

ou celui du chat qui miaule, — et voudrait bien sa part — du gros morceau de lard — servi sur la table.

A peine, du grillon, — dans l'herbe caché, — une petite chanson, — mais dehors, personne.

Pus 'n erbo diens las pradas ;  
 Las missous soun sejadas ,  
 La tiarro toto nuò ,  
 En que métan de nàdo ,

Chomblo quaji ontuò  
 En se veir' dibilhàdo.  
 Pas'n òussé, pas ' no bètio....  
 Re... mas l'aùro que nètio

La sablo do chami !...  
 Soul, èn reibia d'amour ,  
 Ieu trobe menimi  
 Coumo re de frischour.

E diens la rèibiariò  
 D'aquelo èipermenado ,  
 Margré l'èiseureliade ,  
 Pènze re m'embei Liò !

— La vèse petitouno :  
 Em' soun davanté blan ,  
 E soun flo de riban ,  
 Qu'ero la màì bravouno.

Plus une herbe dans les prés ; — les moissons sont fauchées, — la terre toute nue , — en ce milieu de l'année,

semble presque honteuse — de se voir déshabillée. — Pas un oiseau, pas un animal... — Rien... que le vent qui balaie

le sable du chemin !... — Seul, en rêvant d'amour, — je trouve néanmoins — un peu de fraîcheur.

Et dans la rêverie — de cette promenade, — malgré le soleil, — je ne pense qu'à Elle !

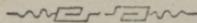
— Je la vois toute petite : — Avec son tablier blanc, — et son nœud de rubans, — c'était la plus jolie.

Seu soun bouneu garni,  
 Soun féchu, sa rèubeto,  
 La roso qu'èiparnit  
 N'ero pas mài fricheto.

Ouro sèn pus d'èifans ;  
 Ti que masso viengt ans...  
 Voh ! Qu'èi vèngudo gènto !  
 Quand ieù la vèse anu,  
 Me boute d'ajanu  
 Coumo davan 'no sainto. —

— Noutro-Damo-do Pouont !  
 Ieu diré pas quàu m'amo ;  
 Dèngu sobrò soun nom,  
 Dèngu, ni sor ni mamò,

Dèngu la counitrò,  
 Dèngu l'èuro vegudo....  
 Mas ch'un cop l'ai perdudo,  
 Sounas lou seditrò  
 Per ieù mài à mon tour ;  
 Ieu mài cheré parti  
 Per na de gran-mati  
 Me neja dièns le gour !

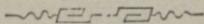


Sous son bonnet garni , — son fichu ,  
sa petite robe , — la rose qui s'épa-  
nouit — n'était pas plus fraîche.

Maintenant nous ne sommes plus des  
enfants ; — Voilà qu'elle prend vingt  
ans : — Oh ! qu'elle est devenue jolie !  
— Lorsque je la vois aujourd'hui , —  
je me mets à genoux — comme devant  
une sainte. —

— Par Notre-Dame-du-Pont ! — Je ne  
dirai pas qui m'aime ; — personne ne  
saura son nom , — personne , ni sœur ,  
ni mère.

Personne ne la connaîtra , — per-  
sonne ne l'aura vue... — Mais si un  
jour je l'ai perdue , — appelez le fos-  
soyeur — pour moi aussi à mon tour ;  
— moi aussi je serai parti — pour  
aller de grand matin — me noyer dans  
le gour !



## De long do rieu

---

En la primo, l'èitieu,  
Un cop m'eipermenavo  
Tout soul de long do rieu  
Fluri, è n'èipiènchavo  
Devala seù las vor  
L'aigo lugèiro è vuvo  
Qu'o souleu parit d'or  
E que l'ombro fai bluvo.

Ieù vejo de pissous  
Seù soun èicumo blanchò ;  
Augisso diens la brancho  
Pialheta d'ousselous :  
Charlis, tiènsou, picharlo,  
Meriènjo, roussigneù....  
Quet petit mounde parlo,  
Demèno, chanto è vieù !

## Au long du ruisseau



De grand matin l'été, — un jour je me promenais — tout seul le long du ruisseau — fleuri, et j'en regardais — descendre sous l'oseraie — l'eau légère et vive — qui, au soleil, paraît d'or, — et que l'ombre rend bleue.

Je voyais des poissons — sous son écume blanche ; — j'entendais dans la branche — bavarder de petits oiseaux : — Chardonneret, pinson, fauvette, — mésange, rossignol, ..... — ce petit monde parle, — s'agite, chante et vit !

Vejo diens lous bouissous  
 'No ragnado que fialo  
 En de tant fino tialo  
 L'èiparvèi dangirous,  
 L'èiparvèi de dantèlo  
 Con vèndro se rapa  
 La moucho barantèlo  
 Que lou trapo èn soun pas.

E m'anavo èn massa  
 De flurissas diens l'erbo ...  
 Ieù n'en fagué 'no gerbo  
 Qu'avio peno à brassa,  
 Quand de vel la mountagno,  
 Just au rebor do cha,  
 Que li fâi 'no tieùlagno  
 E sèmblo la techa,  
 N'èn sort coum' un chaleù  
 De fio. Qu'èi le souleù  
 Que mounto, è, diens la plano,  
 Tio do mèmo rayou,  
 Chaté coumo cabano,  
 Publo coumo grifou,  
 E fâi que diens lou champ  
 'N'èiclancheto de ruado  
 Soubre l'erbo piencado  
 Sèmblo èiperlo ou diaman.

Je voyais dans les buissons — une araignée qui tisse — en une si fine toile — l'épervier dangereux, — l'épervier de dentelle — où viendra se prendre — la mouche étourdie — qui le trouve en son chemin.

Et j'allais, ramassant — des fleurs dans l'herbe... — J'en fis une gerbe — que j'avais peine à tenir dans mes bras,

lorsque, de la montagne, — juste vers le bord du ciel — qui lui fait une toiture, — et semble la toucher, — en sort comme une lampe — de feu. C'est le soleil — qui monte, et, dans la plaine, — allume, d'un même rayon — le château comme la cabane, — le peuplier comme le houx, — et fait que dans le champ — la gouttelette de rosée — perchée sur l'herbe, — semble une perle ou un diamant.

Lou vèse devala  
 De long de lous chamis ,  
 E veni , en rala ,  
 Dièns lous prots èndermis.  
 Io perquo la vernèiro  
 E s'en vâi dati lài  
 Juco la lavandèiro  
 Que ribo èmbei soun fâi  
 De liènge. Le savou  
 Bourro soubre sa bancho  
 En lano prou pus blanchô  
 Qu'aquelo do meûtou.  
 A grand cop de massòlo ,  
 Brèjo l'âigo do rieu ,  
 Qu'èiboulijo è s'ènvòlo  
 En ployo d'argèn-vieu.

Diens lous blad , lous selious ,  
 Chaco planto lou pàito ,  
 E la flour , que lou gâito ,  
 Li bado sous letous

E li rèit diens soun càire ,  
 Coumo rèit le petit  
 En tourna vir' sa màire  
 Quand ribo le màti.

Je le vois descendre — le long des chemins, — et venir, en rasant, — dans les près endormis. — Il perce les aulnes — et s'en va tout là-bas — jusque vers la lavandière — qui arrive avec son faix — de linge. Le savon — mousse sur sa *banche* — en une laine bien plus blanche — que celle du mouton.

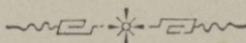
— A grands coups de battoir — elle brise l'eau du ruisseau — qui éclabousse et s'envole — en pluie de vif-argent.

Dans les blés, les sillons, — chaque plante l'attend, — et la fleur qui le guette — lui ouvre ses petits yeux — et lui sourit dans son coin, — comme rit l'enfant en revoyant sa mère — quand arrive le matin.

La mèmo èiseurelhado,  
 En de bouquis d'argèn  
 E d'or, fài diens la prado  
 Un tapis que le vènt  
 Bransolo. En s'èivelia,  
 La belho courandèiro,  
 Bilhado jauno è nèiro,  
 Lé vài care soun mia.

La poulo, que canqueto,  
 Fussit do cùchadour,  
 E, d'èn nàu, lo leuveto  
 Se miro diens le gour,  
 Ou be mouto au soulèu,  
 E dist le chapelèu  
 De sas chansous d'amour...

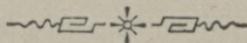
Ièu, setò soubre un terme,  
 En l'èicouta, m'enderme  
 Au métan de mas flours.



La même ensoleillée — en bouquets  
d'argent — et d'or, fait dans la prairie  
— un tapis que le vent — balance. En  
s'éveillant, l'abeille coureuse, — vêtue  
de jaune et de noir, — y va chercher  
son miel.

La poule, qui caquette — fuit du  
perchoir, — et d'en haut, l'alouette  
— se mire dans le gour, — ou bien  
monte vers le soleil, — et dit le chapelet  
de ses chansons d'amour...

Moi, assis sur un tertre, — en l'é-  
coutant je m'endors — au milieu de mes  
fleurs.



## DE SERO

---

Coumo le marichau  
Que trempo soun far chaud  
Diens l'aigo per l'eifrèire ,  
Le Souleu , diens le fouond  
Blu do cha, se ricond,  
E diens re vai se geire.  
Le ti que se 'n ei nò  
Dalai la pinatèlo ,  
Bonlo d'or que redèlo  
Tout de fio virenò.

Le Souleu s'ei mari !...  
Diens le cha que'eibelijo  
Chaco garno parit  
Coumo 'no grando eipijo,  
D'uen blod clar semenò,  
Ma blod qu'euro mitèi  
Per ètre missenò  
Do voulan d'uèn Sourchèi.

## LE SOIR

---

De même que le forgeron — qui trempe son fer chaud — dans l'eau, afin de le refroidir, — le soleil, dans le fond — bleu du ciel se cache — et bientôt va se coucher.

Le voilà qui s'en est allé — par delà le bois de pin, — boule d'or qui roule tout entourée de feu.

Le soleil s'est perdu !... — Dans le ciel qui flamboie, — chaque pin paraît — comme un grand épi — d'un blé clair semé, — mais blé qui aura besoin — pour être moissonné, — d'une faucille de sorcier.

Diens le darèi ràyou  
 Do souleù que nous quito ,  
 Lou pàure bourdisson  
 De mouchèirou que chito,  
 Chabo sa vido ti.  
 Eipeli do mati ,  
 Bounagèn io vièut gaire...  
 Le souleu disparit  
 E le petit chitàire  
 Embèi se vài mouri !

E preco mai que mai  
 Las gulhas do clouchèi ,  
 La crous de far, le jài  
 Se tignisson de nèi  
 Diens l'ombro que devalo.  
 Au tilhol do chami ,  
 L'oussé, tète seu l'alo ,  
 Coumenço à se sumi. —

— Ouro, qu'èi pas le jour  
 Et qu'èi pas nut fran-nèiro ;  
 Ei l'oro mèitandeiro  
 Que se sarro la flour ;  
 L'oro que chaut veni ,  
 Per un sero sèns luno ,

Dans le dernier rayon — du soleil qui nous quitte, — le pauvre minuscule — moucheron qui (fait le scieur de long) scie, — achève son existence là. — Eclos du matin, le pauvre ne vit guère... — Le soleil disparaît, — et le petit scieur — avec lui va mourir !

— Et ensuite, de plus en plus, — les aiguilles du clocher, — la croix de fer, le coq — se teintent de noir — dans l'ombre qui descend. — Au tilleul du chemin, — l'oiseau, tête sous l'aile, — commence à s'assoupir.

Maintenant ce n'est plus le jour — et ce n'est pas la nuit franchement noire — c'est l'heure intermédiaire — où se referme la fleur; — l'heure où il faut venir — par un soir sans lune, —

Quand reno l'alabruno  
 Quand pus re boujo au ni,  
 Auji l'auro dous bèus,  
 La felho que fregilho,  
 Vèire eipeli lous clèus  
 D'or au cha que se bilho  
 Em' soun manté de nut,  
 I se lé tion sèns brut,  
 Uèn per uèn, d'apertèiro;  
 De milo soun vengus  
 Faire quello poussèiro  
 De chalèus surpengus...  
 E la niolo nèichido  
 O long de Doro, vài  
 Diens lous prats, è lé fai  
 Un lèit d'uète èicherpido.

Jati le moumen do sere  
 Ti l'erbo que s'enruado,  
 E la fèlho trèmpado  
 Demèno pus ma quaje re.

Boufo touticha d'auro  
 En desoubre l'èitan  
 Dirias, soubre sa làuro,

lorsque chante la salamandre, — lorsque plus rien ne remue dans le nid, — écouter le vent des bois, — la feuille qui frissonne, — voir éclore les clous — d'or au ciel qui revêt — son manteau de nuit. — Ils s'allument sans bruit, — un à un, à mesure; — des milliers sont venus — faire cette poussière — de lampes suspendues... — Et le brouillard formé — sur les bords (de la rivière) de la Dore va — dans les prés, et y fait — un lit de coton cardé.

Voilà le moment du serein, — voilà l'herbe qui se couvre de rosée, — et la feuille trempée — ne s'agite plus qu'à peine.

Il souffle un peu de brise — au dessus de l'étang — on dirait, sur sa lèvre, —

Le pous de d'un efan.  
 Boufo be che lugèiro  
 Que pouot pas vel lou bord  
 Bransela la vernèiro  
 Nimé pleja la vor.  
 — Au grand-Reloge alin,  
 Las dèze an èichènlò  
 Cop-per-cop, gèntamèn,  
 Diens le cha èinieulò.  
 L'io pus n'èitialo en fio ;  
 La japo do labri  
 Nimé màì lou cre-cri  
 Se n'ausit pus en lio.  
 La vido, per anu,  
 Parit chabado ; en l'èr  
 E per tiarro tout dert...  
 Quite cop èi bien nut !



un souffle d'enfant. — Elle souffle si légère — qu'elle ne peut pas, vers les bords, — agiter l'aulne — ni ployer l'osier.

A la grande horloge là-bas, — dix heures ont sonné — coup par coup lentement, — dans le ciel embrumé. — Il n'y a plus une étoile en feu ; — l'aboi du chien de ferme, — ni le grillon — ne s'entendent plus nulle part.

La vie, pour aujourd'hui, — semble terminée ; en l'air — et sur terre tout dort... — cette fois, il est bien nuit !



## Beù Toumbô

---

Au pinaté que pouorto  
Sa tète diens le cha ,  
En la garnasso morto ,  
Ieu li dise adicha !

Aibri que sès jadas ,  
Enquèro ples de Sabo ,  
Voûtro vido se chabo ,  
Ti è çai éitendus !

Voutro pialo , pami ,  
Toujours pus nau montavo ,  
E voutro ombro tapavo  
Chaqu'an mâi de chami ,

## Bois Tombé

---

Au bois de pin qui porte — sa tête  
dans le ciel, — à la *garnasse* morte,  
— je dis adieu !

Arbres qui êtes couchés — encore  
pleins de sève, votre vie s'achève, —  
çà et là étendus !

Votre colonne, cependant, — toujours  
plus haut montait, — et votre ombre  
couvrait — chaque année plus (grand)  
du chemin ,

Quand d'omi soun ribos  
 Chacuèn èm d'uno eiplito,  
 Ou n'acho ou be no chito,  
 E alor sès toumbos  
 Coum' èn la prado l'èrbo  
 Seu le dàì ; coum' au champ  
 Ei toumbado la gerbo  
 L'eitieu seu lou voulan...

E l'éco de la combo,  
 Aujas, torno d'alài,  
 Dire le brut se màì  
 De chaqu'aibre que tombo !

Jas lous, pélos, toursis,  
 Eivènlos ti per tiarro,  
 (Tropé que dengu paro,)  
 Dirias l'èus èiblanchis  
 De quáuco vèlho diarro.  
 Crèirias vèire d'abouor  
 De cadabris mielos,  
 De cors èichampelos  
 En l'asar de la mouort.

lorsque des hommes sont venus, — chacun avec un outil, — une hache ou une scie — et alors vous êtes tombés — comme dans la prairie l'herbe — sous la faux ; comme au champ — est tombée la gerbe, — l'été sous la faucille...

Et l'écho de la vallée, — écoutez, revient de là-bas, — redire le bruit lui aussi — de chaque arbre qui tombe !

Voyez-les, pelés, tordus, — couchés là par terre, — (troupeau que nul ne garde) — on dirait les os blanchis — de quelque vieille guerre. — Vous croiriez voir au premier abord — des cadavres mêlés, — des corps éparpillés — au hasard de la mort.

Garno , sap ou be fraisse !  
 Dipus quand s'en soun nos  
 Quous que vou'an semenos  
 E vous veguèron naisse ?

Dipus cent ans è mài ,  
 La tiarro l'a nurri  
 Que bèu ; anu , s'en vài ,  
 E lio , lou ve mouri !

Vèiron pus dièns las niolas  
 Aquous pinatés vars  
 Ount cuchavon las grolas  
 Au sero de l'èivar !

Vendron pus de lountems  
 Quous pares que s'amavon  
 Quand l'èitias se tiavon  
 De nut au fiermamèn !

Vous seventès vous , dijas ,  
 A ouro quand le vèn  
 Fài demena l'èipijas  
 Daquèu champ de froumèn ,

Pin, sapin ou frêne ! — Depuis  
quand s'en sont allés — ceux qui vous  
ont semés — et vous virent naître ?

Depuis cent ans et plus, — la terre  
l'a nourri, — ce bois ; aujourd'hui, il  
s'en va — et, elle, le voit mourir !

On ne verra plus dans les nuages —  
ces pins verts — où perchaient les cor-  
beaux — aux soirs des hivers !

Ils ne viendront plus de longtemps —  
ces couples qui s'aimaient — lorsque  
les étoiles s'allumaient — la nuit au  
firmament...

Vous souvenez-vous, dites, — main-  
tenant quand le vent, — fait s'agiter les  
épis — de ce champ de froment,

Qu'èro ti no garnasso  
 Miclado èm de janiàu ,  
 Ount chaque pàure masso  
 Lou beù mouort, lous babiàu ?

Au ro l'erbo se fano ,  
 Mas vèiri germena  
 Diens re quàuqu'altro grano ,  
 Et le bèu vài tourna.

D'avan chaut qu'em' la bisso ,  
 Toun vé cors èifranliò ,  
 Tiarro , bouno nurriço ,  
 Faje veni quet bliod ,  
 De to fêlho purido  
 Virado en foumarèi...  
 — De la Mort ve la Vido ,  
 Re passo per l'èntèi !

Tout chabo , tout coumènço ,  
 En tritous qu'èi le sort :  
 La mouort set la nèissènco ,  
 Vion nèntro , n'autre sort...

E au found , d'ati lin ,  
 Tranquilo , tapàu lasso ,  
 Tejour lo Doro passo  
 Coum' un riban d'argèn.

Qu'était là une *garnasse*<sup>(1)</sup> — mêlée de genêts, — où chaque pauvre ramasse — le bois mort, les *babiaux* ?<sup>(2)</sup>

Sur le roc l'herbe se flétrit, — mais vous verrez germer — sous peu quelque autre semence, — et le bois va revenir.

Auparavant, il faut qu'avec la bêche, — ton vieux corps déchiré, — Terre, bonne nourrice, — fasse pousser ce blé, — de ta feuille pourrie, — transformée en humus. — De la mort vient la vie, — rien ne disparaît entièrement.

Tout finit, tout commence, — de tous c'est le sort : — la mort suit la naissance, — l'un entre, l'autre sort...

Et au fond tout là-bas, — tranquille, un peu lasse, — sans cesse la (rivière de) Dore passe, — comme un ruban d'argent.

(1) Bois de pin.

(2) Cônes du pin.

## Lous bruts do bèu

---

Lou chi, la nut vèngudo,  
Aujas dediens lou bèu,  
Boufa la biso rudo,  
Pura lou cha-vanièu,

E las lonjas jumidas,  
Le grand fourmissamèn  
De las brancas toursidas,  
Plejadas per le vèn.

Aujas mài, diens lous fau,  
Las félhas taqueta ;  
Diens lous pis, lous babiàu  
Entr'illiour tabuta.

Mas, l'i o be d'autri bruts  
Enquèro èn la garnasso  
Qu'aquous do vèn que passo  
Au métan de las nuts.

## Les bruits du bois

---

Le soir, la nuit venue, — entendez dans le bois, — souffler la bise rude, — pleurer le chat-huant,

Et les longs gémissements, — le grand bruissement — des branches tordues, — pliées par le vent.

Entendez aussi, dans les hêtres, — les feuilles claqueter ; — dans les pins, les cônes — entr'eux se choquer.

Mais il y a bien d'autres bruits — encore dans la *garnasse* — que ceux du vent qui passe — au milieu des nuits.

Ou be qu'èi le pi-var,  
 Embei soun bé que cavo  
 Le tràu vònt li semblavo  
 Demena quauque var.

Ou , do cherbounei , l'acho  
 Vài divelia l'éco  
 Que gongouno è s'afacho  
 En redire le cop.

Ou quet ti de la ployo  
 Quand , miclado èm d'éivar ,  
 Au bèu, d'un manté var ,  
 Fai 'no ràubo de noyo.

No lèbre que s'èichapo  
 D'en dessèu lou janài,  
 Ou be le chi que japo  
 En la bèurio, d'alài. —

— La nut deve pus nèiro :  
 Per tiarro coum' èn l'èr  
 Chaco brut , d'apertéiro ,  
 Demenio , prè s'èndert.  
 E s'ausit repus ma  
 Le pas d'uno moutialo  
 Lugéiro que devalo  
 En courre s'èitrema.

Ou bien c'est le pivert, — avec son bec, qui creuse — le tronc où lui semblait — remuer quelque ver.

Ou, du charbonnier, la hache — va réveiller l'écho — qui murmure et se fâche, — en répétant le coup.

Ou celui de la pluie, — lorsque, mêlée de neige, — au bois, d'un manteau vert, — elle fait une robe de mariée,

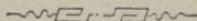
(c'est) un lièvre qui s'échappe de dessous le genêt, — ou bien le chien qui aboie — à la ferme, là-bas. —

— La nuit devient plus noire : — Par terre, comme en l'air, — chaque bruit à son tour — diminue puis s'endort. — Et l'on entend plus que — le pas d'une belette — agile qui descend — en courant se cacher.

O mati la chegalo ,  
 Lou cre-cri do grelèn ,  
 Que fan fusse l'èitialo  
 E sonon le soulèu. —

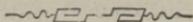
— De sero , quand fai nèi ,  
 Que se tignit le bèu ,  
 De cop , ma Miò e ieù  
 Lé fasèn noutre lèi.

'N'èitialo ve d'en nàu ,  
 Chaleu pèndud o cha ,  
 Nou'iclira touticha ,  
 E l'ombro de d'uén fàu  
 Ei ti per nous tapà.  
 Alor , un brut que reedit pas  
 L'éco bavar , brut de grèu ca  
 Brut pu lugèi que l'aùro....  
 Qu'ei quet de d'uno làuro  
 Que vé de me bica !



Au matin, c'est la cigale, — le  
crieri du grillon, — qui font fuir  
l'étoile — et appellent le soleil. —

— Au soir, lorsqu'il fait noir, —  
lorsque s'assombrit le bois, — parfois  
mon amie et moi — y dressons  
notre lit. — Une étoile vient d'en haut,  
— lampe suspendue au ciel, — nous  
éclairer à peine, — et l'ombre d'un  
hêtre — est là pour nous abriter. —  
Alors, un bruit que ne répète pas l'é-  
cho bavard, — bruit léger, — bruit  
plus léger que la brise.... c'est celui  
d'une lèvre — qui vient de m'embrasser !



## Sic vos non vobis

---

Per un jour de bouon tèm  
Que maduro las pignas ,  
Un bourjoué diens sas vignas  
Culisso lou rajin.  
Au panèi tout s'anavo ,  
Io n'èn leissavo gi.

Soubre 'n aibre veji ,  
Piencò , 'n oussé l'èpiavo.  
( Ero co 'no picharlo ,  
Merienjo ou roussignèu ?  
Basto ! ) l'oussé li parlo  
E li dist : N'as pas pèn  
Que ieu crèbe de fouon ,  
Bourjoué ! Que faré don ,  
Ouro que ve l'èivar ,  
Che lèissas pas 'no puto  
De pigno per ma part ?

## Sic vos non vobis

---

Par un jour de beau temps — qui mûrit les grappes, — un bourgeois dans ses vignes, — cueillait le raisin. — Au panier tout s'en allait, — il ne laissait rien.

Sur un arbre voisin, — perché, un oiseau le regardait — (était-ce une fauvette, — une mésange, un rossignol ? — N'importe !) L'oiseau lui parle — et lui dit : tu n'as pas peur, — que je crève de faim — bourgeois ! Que ferai-je donc, — maintenant que vient l'hiver, — si tu ne laisses une méchante — grappe pour ma part ? —

Pami, pare ta fruto,  
 Tout do long de l'èitieu,  
 Mèi que che qu'ero mieù.  
 Quand li vèse 'no bètio,  
 Un verm, un parpalhou,  
 Chèu-plài, quàu donc ou nètio  
 Che qu'ei pas l'ousselou ?  
 Ieu me tiale èn l'obrage,  
 Quand dermis diens toun lèit,  
 To grand mati que sage,  
 Dènjuco que fài nèi.  
 Chaut nurri quelo bando  
 Crechado au bord do ni,  
 Bé badò, que demando  
 Quouro deve veni.

Enquero, diens la nado,  
 Aco fài tant-que-tant ;  
 Ouro, pus 'no becado,  
 E chaut vieüre pourtant !  
 Ai re, l'èivar ei ti,  
 Que goularé do mèntrè ?  
 — Oussé, sèn lho toun vèntrè,  
 Quo boujo l'apeti. —

— Eio ! S'èis pas mancò  
 Te, e me n'èn faji veno !

Pourtant, je protège tes fruits — tout au long de l'été, — mieux que s'ils étaient miens. — Lorsque j'y vois un insecte, — un ver, un papillon, — s'il te plaît, qui donc les nettoie — si ce n'est le petit oiseau ? — Je m'attelle à l'ouvrage, — alors que tu dors dans ton lit, — si grand matin que ce soit, — jusqu'à ce qu'il fasse noir.

Il faut nourrir cette bande — rassemblée au bord du nid, — le bec ouvert, qui demande — quand je dois revenir.

Encore, pendant l'année, — cela va, vaille que vaille ; — maintenant, plus une becquée, — et il faut vivre cependant ! — Je n'ai rien, l'hiver est là, — que mangerai-je en attendant ? — Oiseau, sangle ton ventre, — ça ôte l'appétit.

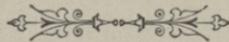
Eh bien ! tu es finaud, — toi, et tu m'en fais *une* ! (mauvaise farce) ! — Je

Me cheré ma lecò  
Le bé don per ma peno ?....

La vido èi coum' acò :  
Lé 'nò de q'us que nàisson,  
Que vuvon bien, s'engràisson,  
E fouton pas le cop.  
Se divèlhon, badàlhon,  
I branlon juqu'au chi ;  
Trebàlia ? Dé-ma-chi !  
Per liour d'aùtri trebàlhon.

Per liour èi le fourmèn  
E le mia de las belhas ;  
E l'autri, bounagèn,  
S'èn van ma diens l'èitelhas  
Que picon, lé massa  
Quàuqu'èipijo eubledado.

Quaji toto la nado  
I judéron bissa,  
Mèdre, èicoudre beliàu ;  
E, do bouon pò de micho,  
Tataron pas 'no licho....  
Èuron ma gu le màu.

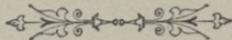


ne me serai que *torché* — le bec alors pour ma peine ?....

La vie est ainsi : — Il y en a qui naissent, — qui vivent bien, s'en-graissent, — et ne font rien. — Ils se lèvent, bâillent, — flânent jusqu'au soir ; — travailler ? Allons donc ! — Pour eux d'autres travaillent.

Pour eux est le froment — et le miel des abeilles ; — et les autres, les pauvres — s'en vont dans les chaumes — piquants, y glaner — quelque épi oublié.

Presque toute l'année — ils aidèrent à bêcher, — moissonner, battre peut-être ; — et de ce bon pain de froment — ils n'en goûteront pas une tranche... — ils n'auront eu que la peine.



## Moun jouine tèms



Me 'sevènte mou' èifans ,  
L'io quàu sap quant de nadas ,  
D'aquelas galepadas  
Que fajan diens lous champs.  
Las minas èivelhadas,  
Sèns-t-èiclos , pèds dichàu ,  
Navan per las chevadas  
Foula de nis d'èuchàu ;  
Ou diens 'n àibre grimpiàvan  
Per sègre 'n èicouirèu ,  
E sevèn èifranliàvan  
La bràyo ènjuc' o tièu ;  
Nous metian èn guenilhas !

En jouga las guebilhas ,  
Ou be le sèutaré ,  
Nous cridàvon : Froulhon !  
T'avio dist : Ji d'estron !...

## Mon jeune temps



Je me souviens mes enfants, — il y a combien d'années ! — de ces galopées, — que nous faisons dans les champs. — Mines éveillées, — sans sabots, pieds nus, — nous allions dans les avoines — dénicher des nids d'oiseaux ; — ou dans un arbre nous grimpons, — pour suivre un écureuil, — et souvent nous déchirions — la culotte jusqu'au derrière ; — nous nous mettions en guenilles !

Lorsque nous jouions aux billes, — ou au *sautaré* (la marolle), — nous nous écriions : Tricheur ! — je t'avais dit : *point d'estron !...*<sup>(1)</sup> — Et quelque badaud —

(1) formule ou règle du jeu.

E quànque badaré,  
 Las douas mouas diens sas pochas  
 Rijo de las talochas  
 Que nous foutian alor,  
 O métan de la plaço,  
 Per nous boutre d'acord.....  
 Voh, coumo queu tèms passo!

E quand fajan *tiènlhou*,  
*Sèuto-l'âne*, *bouchou*,  
 'No partido de *barro*,  
*Visto*, *Ramounadis*.....  
 Angi do Paradis,  
 N'ero acò vuno marro!

Me sevènte, l'èitièu,  
 Coumo che qu'ero ouro,  
 Que navan diens lou bèu,  
 Lé massa quàuco mouro,  
 Do coutò del lous Chau.  
 Enrabinos, ardis,  
 Macharos d'èiredis,  
 Chomblavan de babàu,  
 De diablis de l'èifar,  
 Eurias pus dist d'èifants!

les deux mains dans ses poches, — riait des taloches, — que nous nous flanquions alors, — au milieu de la place, — pour nous mettre d'accord.... — Oh, comme ce temps passe !

Et lorsque nous faisons *tienliou*, — *saute-l'âne*, *bouchon*, — une partie de *barres*, *viste*, *ramounadis*....<sup>(2)</sup> — Anges du Paradis, — en était-ce un vacarme !

Je me souviens, l'été, — comme si c'était maintenant, — que nous allions dans le bois, — y cueillir quelques mûres, — du côté des Chaux. — Endiablés, hardis, — machûrés d'airelles, — nous ressemblions à des *babaus*, — à des diables de l'enfer, — vous n'auriez plus dit des enfants !

(1) noms de jeux locaux.

E quand se fajo tard  
 Vejan de revenants  
 Au sero en la garnasso :  
 — Té ! n'èn ti vion que passo !.... —  
 E , crebavan de pèu.  
 En nous sarra bien fouort.  
 — Preco le chavanièu  
 Que mièulavo en la mouort !.....  
 Dengu parlavo nàu ,  
 E nou' ènfuchan tritous  
 Coumo de lêuvetous  
 Qu'an vegu lou mièulàu.

La tignasso eibourado  
 E lou cors èn suasou ,  
 Courian vel la mèisou.  
 En la pouorto badado  
 Se tenio la mama :  
 — « D'ent' venès , poulissous ?  
 « Vut horas ! Ribès-ma ?  
 « Prochas-vous ti tous dous. » —  
 Vion masso 'n èmpachado ,  
 Ou b' un viro-marion ,  
 E 'n autre 'no flessado ,  
 Pan , pan , è ardi donc !  
 — An' ! au lèi , sèns sepa !  
 Nas vous èn diens la nicho !.... —

Et lorsqu'il se faisait tard, — nous voyions des revenants — le soir dans les pins. — Tiens ! en voilà un qui passe !.... — Et nous mourions de peur, — en nous serrant bien fort. — (C'était) ensuite le chat-huant — qui miaulait à la mort !....

Aucun ne parlait haut, — et nous nous enfuyions tous — comme des alouettes qui ont aperçu le milan. —

La tignasse ébouriffée, — et le corps en sueur, — nous courions à la maison. — Sur la porte ouverte, — se tenait la maman :

— « D'où venez-vous polissons ? — « Huit heures ! Vous arrivez seulement ? — « Venez-ici tous deux » : — L'un attrape un soufflet, — ou bien un *revire-marion*, — et l'autre une fessée, — pan ! pan ! et hardi donc ! — Allonc, au lit, sans souper ! — Allez vous-en à la niche !.... —

Mas co nous navo pas ;  
 Vejan fuma la bicho ,  
 Chèntièn , moun fràire è ièu  
 Aqueu bouon gout do lard  
 De la sepo de chèu ,  
 E n'èn voulièn 'no part  
 Nous mài, è nous gala.

— Au càire d'uno sello ,  
 Chacuèn noutro èicudèlo  
 Se vejo pas' vala  
 Davant que saje frido ;  
 Precò navan dermi....

Voh ! Q'uno gènto vido !  
 Qu'uèn bouon tèms , menimi !



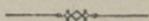
Mais ça ne nous allait pas ; — Nous voyions  
fumer le grand pot , — nous sentions, mon  
frère et moi, — ce bon goût de lard — de  
la soupe de choux , — et nous en voulions  
notre part — nous aussi, et nous régaler.

Au coin d'un escabeau, — par chacun  
de nous l'écuellée — ne se voyait pas  
avaler — avant même qu'elle ne soit  
froide ; — ensuite, nous allions dormir...

Oh ! Quelle jolie vie, — quel bon  
temps tout de même !

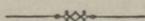


## Lous brandous



Per le diménche dous brandous,  
Soubre o chami dè San-Perdous,  
Ou be quiet del lo Masso,  
Aqu'èi 'no proucechèu  
De garanios que passo  
En veni del lou bèu.  
I tiron de garnasso,  
Garnido de babiàu,  
De rounji, de janiàu,  
Bregèiro, janebràu  
De fagos de bouissou,  
De palho... tou li 'èi hou  
Per quello fougulado !  
Chacuèn bouto èn son tour,  
Bouto à pleno brassado  
Toto lou long do jour.  
E per toto la vialo  
Se monton de pouyèu,  
De petitous, de grèu....  
N' i o vel las Leïas, l'Halo,  
Vel la Basculo è vel le Pouont....  
Coumo se dist : de chimo o fouond !

## Les Brandons



Le Dimanche des brandons, — sur le chemin de Saint-Pardoux, — ou celui de la Masse, — c'est une procession — de galopins qui passent — venant des bois. — Ils traînent des branches de pin — (garnies) de leurs cônes, — des ronces, des genêts, — bruyère, genévrier, — des fagots de buisson, — de la paille... tout leur est bon — pour cette flambée ! — Chacun met à son tour, — met à pleines brassées — tout le long du jour. — Et dans toute la ville, — s'élèvent des tas, — des petits et des gros.... — Il y en a vers les Allées, la Halle, — vers la Bascule et vers le Pont.... — Comme l'on dit : (il y en a) de la *cime au fond* !

Precò, la nut toumbado,  
 Ti que 'no maridado  
 D'un pare de tit' an  
 Se procho èm 'no chandialo,  
 (De liuèn dirias 'n èitialo  
 Que ribo èn branselan)  
 E vâi bouta le fiò.  
 L'abitudò do liò  
 Senefio : 'No fènneto,  
 Qu'èi jouino, bravouneto,  
 Tio è tiaro toujours  
 Lous fougas.... de l'Amour !

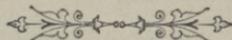
— Eipias, che l'aùro boufo,  
 Quelo flamo que roufo,  
 S'èitor, mounto è se pèrd !  
 Trèitous, la tête èn l'èr,  
 S'èilonjon la courniolo  
 Per sègre dièns la niolo  
 Las petitas belijas  
 Que fan coumo d'èipijas  
 De fio. Et quand co brando  
 Touticha mouèn, 'no bando  
 De filhassas, de gas,  
 Van sèuta le fougas.  
 Chacuèn prèn so vejino :

Ensuite, la nuit tombée, — voici qu'une mariée — d'un couple de l'année, — s'avance avec une chandelle, — (de loin, vous diriez une étoile — qui vient en se balançant) — et va mettre le feu. — La coutume locale — signifie : une petite femme — qui est jeune, jolie, — allume et allumera toujours — les feux..... de l'Amour !

— Regardez, si le vent souffle, — cette flamme qui ronfle, — se tord, monte et se perd ! — Tous, la tête en l'air, — tendent le cou — pour suivre dans les nuages — les petites bluettes — qui font comme des épis — de feu. Et lorsque ça flambe — un peu moins, une bande — de grandes filles et de garçons — vont sauter le *fougas*. — Chacun prend sa voisine : —

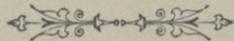
— An' zou ! Ardis ! Pus nau ! —  
 — Pan ! 'no courbobechino.... —  
 S'èi cramò quàuqui piaù ,  
 Eifranlhò quàuco malho ,  
 Vegu quàuqui janu  
 Pus nau que la chambalho....  
 Dé ! Qu'èi le jour anu  
 De rèire tant que volon.

Seto ti soubre un ban ,  
 Goutto au nas , lou piaù blanc ,  
 Quand las raùbas s'èvolon ,  
 'N anchèn rèit , bounagèn.  
 Se sevènto do tèms  
 Passò , de sa jouinesso ,  
 Ourò qu'èn la velhesso  
 Demoro pus 'n ami.  
 Fàì de re menimi ,  
 Io voudio be 'n autre an  
 Tourna enquèro eichi ,  
 Tapàu màì èiblanchi ,  
 Chaba lou Carmantran.



Allons, hop ! Hardi ! plus haut ! — Pan !  
une culbute.... — Il s'est brûlé quelques  
cheveux , — déchiré quelque maille , —  
vu quelque genou — plus haut que la  
jarretière.... — Bah ! c'est aujourd'hui  
le jour — de rire tant qu'on veut.

Assis là sur un banc , — goutte au nez ,  
cheveux blancs , — lorsqu'une robe s'en-  
vole , — un pauvre vieux sourit. — Il se  
rappelle le temps — passé de sa jeunesse ,  
— maintenant , que dans sa vieillesse —  
il ne lui reste plus un ami. — Ça ne fait  
rien tout de même , — il voudrait bien ,  
une autre année , — revenir encore ici , —  
un peu plus blanchi , — finir le Car-  
naval.



## La Mouort do Païsan

---

« Quo vâi vel la mèïsou? — »  
— Tè qu'èi lou medechi —  
— « E bouonjour Batistou !  
» Ièu sès néntro èichi,  
» Sèubre coumo quo navo,  
» Davant que sage nut.  
» Coumo sis-tu anu ?  
» Quet frid que te minavo  
» T'o passo quàuque pàu ?  
— « Marce, vâu pas pus màu !  
» Digué io dièns soun càire ;  
» Menimi sès pas fouort,  
» E m'èitenorio gàire  
» Demo que sage mouort.

— Batistou, anèn donc ?

— « Dé, ma pauro Touénon,

## La Mort du Paysan

---

Çà va à la maison ? — Tiens, c'est le médecin. — — Et bonjour Batistou ! — Je suis entré ici, — savoir comment cela allait, — avant qu'il soit nuit. — Comment es-tu aujourd'hui ? — Ce froid qui te minait — t'a passé quelque peu ? — — « Merci, je ne vais pas plus mal, » — dit-il dans son coin ; — Néanmoins je ne suis pas fort, — et (ça) » ne m'étonnerait guère, — que je sois » mort demain.

— Batistou, allons donc ! —

« Hé, ma pauvre Toinon, — que

- » Que voli que li fage ?
- » Che be lounjo que sage ,
- » Pouot pas sèns fi dura
- » La vido de dun ome.
- » An' ! chabo de pura :
- » Nèntiaravon lou Còme,
- » Crèse be, l'àutre jour,
- » Demo chero mon tour,
- » E 'n àutre 'n àutre cop.
- » Naré con né moun pàire
- » Con le segué ma màire ,
- » Dieu ou vòut coum' acò.
- » La bisso è mài l'aràire
- » Las pode pus mena....
- » Alor, mèi vaù m'ènna,
- » Che sès re bou à faire.
- » Eicouto-me ma bien :
- » En mouri, sès crétien,
- » Dijo-me quàuco messo ;
- » Préco cheras mèitresso
- » De mena la mèisou
- » Coumo che qu'ero ièu.
- » Bouto la chabro o bou
- » E la *Bardèlo* o bièu ;
- » Semèno la rabèiro,
- » Sabi qu'èm noutro *Nèiro*
- » N'i èn chaut per vi de lài.

» veux-tu que j'y fasse ? — Si longue  
 » qu'elle soit — elle ne peut pas sans  
 » fin durer — la vie d'un homme. —  
 » Allons, cesse de pleurer : — On en-  
 » terrait le Côme, — je crois, l'autre  
 » jour ; — demain sera mon tour, —  
 » et (celui) d'un autre une autre fois.  
 » — J'irai où alla mon père, — où le  
 » suivit ma mère, — Dieu le veut  
 » ainsi. — La bêche et l'araire ? — je  
 » ne puis plus les manier.... — Alors,  
 » mieux vaut m'en aller, — si je ne  
 » suis rien bon à faire. — Ecoute-moi  
 » bien seulement : — en mourant, je  
 » suis chrétien, — dis-moi quelque  
 » messe ; — ensuite tu seras maîtresse  
 » — de conduire la maison — comme  
 » si c'était moi-même. — Mets la chè-  
 » vre au bouc, — et la (vache) *Bardelle*  
 » au taureau ; — sème le champ de  
 » raves, — tu sais qu'à notre *Noire*,  
 » il lui en faut pour avoir du lait. —

» E quand co chero fai ,  
» Sejaras le vouyèure,  
» E faras las semèn.  
» Coum' acò, bellamèn,  
» Tu vieùras sèns re dièure,  
» E tu vèndras la-bout  
» De pàya noutro cènso. — »

Lou paure Batistou  
A pleno counissenço....  
Quand se procho la mouort  
Que dieut ou le preni ,  
Sèns pouè e sèns remord ,  
O l'eipiencho veni.



» Et quand ce sera fait, — tu faucheras  
» le regain, — et feras les semailles. —  
» Ainsi, paisiblement, — tu vivras sans  
» rien devoir, — et tu viendras à bout  
» — de payer notre ferme. » —

Le pauvre Batistou, — a sa pleine  
connaissance.... — Lorsque vient la  
mort — qui doit le prendre, — sans  
peur et sans remords — il la regarde  
venir.



## Moun Reloge

---

Aù Reloge, m'ami,  
Su-naù diens ta caisseto,  
Quouro-vai se sumi,  
Sumi ta pèndilheto,  
Que pèndilhou que vài  
Un cop ti, un cop çai?  
— Pèndilhou, pèndilheto, —  
Dèimourcelo le tèms,  
Su-nàu diens ta caisseto,  
Sèis be las, bounagèn!  
— Dène! As prou èichènlò  
Lou cart è la diméyo;  
Cènt ans que s'èi mielò  
De sujo è de fuméyo  
En desoubre la pèu  
Vont t'an éncafournò.  
Tan l'èivar que l'èitièu  
Quante n'as moulinò  
De tours èmbèi las vèlhas

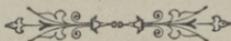
## Mon Horloge



O Horloge mon amie, — là-haut dans ta petite caisse, — quand va s'endormir, — s'endormir ton petit balancier, — ce balancier qui va — tantôt d'ici, tantôt de là ? — *Pendillou, pendillette*, — Ne morceler le temps, — là-haut dans ta petite caisse, — tu es bien las, pauvre ! — Allons ! Tu as assez sonné — le quart et la demie ; — (voilà) cent ans que se sont mêlées — la suie et la fumée, — sur les planches — où l'on t'a enfermé. — L'hiver comme l'été, — combien en as-tu *moulu* — de tours avec les vieilles

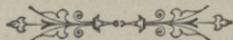
Gulhas de toun cadrant ?  
 Veguéras las batiélhas  
 Dò païre de mon grand,  
 E, sens massa las brodas,  
 Per-dediens de tas rodas  
 Acò viro toujours !  
 Lous jours sègon lous jours  
 E s'èn van d'apertèiro,  
 En fusse darèi ièu  
 Coumo l'aïgo do rièu  
 Que fus sèu la vernèiro,  
 Sens pas ji remonta...  
 Eissayo de resta  
 Ta gulho que re lasso,  
 Aù Reloge m'ami,  
 Jo, coumo le tèms passo,  
 Reloge chaut dermi ! —

— Sabe, qu'èi 'no moussonjo,  
 Mas basto, qu'acò fai,  
 Che crèse de re mà  
 Que ma vido s'èilonjo?...



— aiguilles de ton cadran? — Tu vis les baptisailles — du père de mon grand père, — et, sans prendre sommeil, — au-dedans de tes rouages — ça tourne toujours! — Les jours suivent les jours — et s'en vont au fur et à mesure — en fuyant derrière moi — comme l'eau du ruisseau — qui fuit sous les vergnes, — sans jamais remonter... — Essaie d'arrêter — ton aiguille que rien ne lasse, — o Horloge chérie, — vois, comme le temps passe, — Horloge, il faut dormir! —

Je sais, c'est un mensonge; — mais bah, qu'est-ce que ça fait, — si je crois que ma vie s'allonge un peu plus?



## Grangèi malent è mèitre avàri

---

Ero bien counigu,  
Tiène, dièns le païs,  
Qu'èi se qu'ero vèngu  
Grangèi del le Pouÿis.  
Un jour de la darrèirio,  
Dièns uèn sot ple d'èicus,  
Au mèitre de lo bèurio,  
Pourté sous revèngus.  
Acò se proche mèidio,  
Lou mèitre dinarò...  
Et se, grangèi pas crèitio,  
Se dist : m'anvitarò.

- Bounjour, bounjour, Moucheu ! —
- Salut, salut, Tiènon,  
Sèto-te ti vès ièu.
- Ma fe, dise pas non. —
- Mas, tiro-te de càire :

## Fermier malin et Maître avare

---

Il était bien connu — Etienne dans le pays; — c'était lui qui était venu — fermier du domaine du Poyet. — Un jour de l'arrière saison, — dans un sac plein d'écus, — au maître de la ferme, — il porta ses redevances. — Il est près de midi, — le maître dinera... — et lui, fermier malin, — se dit: il m'invitera.

Bonjour, bonjour, Monsieur! — Salut, salut, Etienne! — Assieds-toi près de moi. — Ma foi, je ne dis pas non. — Mais mets-toi dans un coin: —

Do tèms que dinaré,  
 Contaras toun affaire,  
 E ièu... ièu manjaré. —

— Qu'èi co, faré le conte,  
 Do tèms vous manjari...  
 Mas, che vous dijo un conte,  
 Quet d'oti do cari.

— Un cop m'èn né vé Goyo,  
 Vèire vuèn de mou' amis;  
 Io me digué, ma troyo  
 A fài treje petits.

— Deje èuron 'na tetino,  
 Nì'o vion que padirò ; —  
 — Dé, che la resto dino,  
 L'autre.... l'èipiencharò....  
 Coumo ièu, paùre diable,  
 Seto ti, proche vous.

Pendant que je dînerai, — tu compteras l'affaire — et moi... je mangerai. —

C'est cela, je ferai le compte, — pendant que vous mangerez... — Mais, si je vous disais un conte, — celui du petit cochon.

— Une fois je m'en allai au domaine de Goye, — voir un de mes amis. — Il me dit : ma truie — a fait treize petits.

— Douze auront une tétine, — mais il en est un qui pâtira. — Eh bien, si le reste dine, — l'autre... les regardera... — Comme moi, pauvre diable, — assis là, près de vous.

Eico pas agriable  
De sarra lous boutous,  
E de re pus ma chètre  
Quet bouon gout do frico  
Sèns re se boutre o vèntre?  
Anèn! A 'n àutre cop! —

— Quet sacré fachinèi,  
Io m'a fai la lissou;  
Demoro ti, grangèi,  
E dino èn la mèisou.

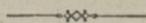


Est-il agréable — de serrer le bouton,  
— et seulement de sentir — ce bon goût  
de fricot, — sans rien se mettre dans le  
ventre ? — Allons, à une autre fois...!

— Ce sacré farceur, — il m'a fait la  
leçon. — Reste là, fermier, et dine à la  
maison.



## Lous fagots do Curot

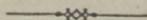


Per la fi de Carimo,  
Un mati, vel la primo,  
Jouantou dè San-Marti,  
Que s'ero counverti,  
Vougué gagna sas paschas.

Près vi bièuro sas vachas,  
Io né sèns se prèissa,  
En trèina la galocho,  
En-juco la perrocho,  
E vài se coufessa.

— Benichas-me, moun Pèro,  
Ai fài un grèu pechè;  
Mas, daprès 'no prejèro,  
La gràcho m' o techò.

## Les fagots du Curé



Vers la fin du Carême, — un matin, à la première heure, — Jouantou, de Saint-Martin, — qui s'était converti, — voulut gagner ses Pâques.

Après avoir abreuvé ses vaches, — il alla sans se presser, — *en traînant la galoche*, — jusqu'à la paroisse, — et vint se confesser.

— Bénissez-moi mon Père, — j'ai fait un gros péché; — mais après une prière; — la grâce m'a touché.

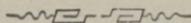
Un cop que ièu passavo  
 Proche d'ùn fagoutèi,  
 ( Lou diable me bussavo, )  
 N'èn prèngué chin ou sèi. —

— Un fagot, mé 'n' èitèlo,  
 L' i o pas que se dàmna :  
 Anèn ! Diens sa chapèlo  
 Diu vài te perdena.  
 Fajo ta countrichèu  
 Euras l'assouluchèu.

( *Jouantou, èn se gratta l'èurelho :* )

L'io ticon qu'èubledavo....  
 Quous fagots que rèubavo,  
 È nèmpourté chès ièu,  
 Eron.... de voutre bèu.

Ah voulur sèis damnable !  
 Ji, ji d'assouluchèu !  
 Re-ma la dàmnachèu ;  
 Mous.... fagots...? Per le diable !  
 Diens l'èifar burlaras  
 Ou be lous payaras.



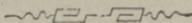
Une fois que je passais — près d'un tas de fagots — (le diable me poussait), — j'en pris cinq ou six.

— Un fagot, même une bûche, — il n'y a pas de quoi se damner : — Allons ! Dans sa chapelle, — Dieu va te pardonner. — Fais ton acte de contrition, — et tu auras l'absolution.—

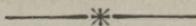
*(Jouantou, en se grattant l'oreille :)*

Il y a quelque chose que j'oubliais.... — ces fagots que je volais — et que j'emportai chez moi, — étaient.... de votre bois.

Ah voleur, tu es damné ! — Point, point d'absolution ! — Rien que la damnation. — Mes.... fagots...? Par le diable ! — Dans l'enfer tu brûleras — ou bien tu les paieras.



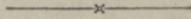
## Piarot revengu dè la vialo



Un cop Piarôt tourné,  
Del la vialo con né  
Vale chès de gran-mounde ;  
E, ièu vous nèn ripounde,  
Per faire le farò  
Avi 'no gènto bràyo,  
Eicoupigna sa ràyo,  
Dèngu coumo Piarot.

Juste le lèndemò  
Qu'èi la fenèirasou ;  
Soun pàire dist : « Garçou,  
» Anèn ! un cop de mò ;  
» Jo, procho me quet dàï,  
» Prenio nèn vion te màï,  
» Enchomble quet raté,  
» Un càire do chanté ;  
» Preco narèn davant  
» Que se lève la ruado  
» Per seja noutro prado  
» Just au soulèu levant. »

## Piarrot revenu de la ville



Une fois Piarrot revint — de la ville où il était allé — (comme) domestique chez du *grand monde*; — et, je vous en répons, — pour faire le faraud, — avoir un joli pantalon, — faire la raie de ses cheveux avec sa salive, — personne comme Piarrot.

Juste le lendemain, — c'est la fenaison; — son père dit : « garçon, — « allons, un coup de main; — vois, » approche moi cette faux, — prends- » en une toi aussi — avec ce râteau, » — un coin du chateau; — ensuite » nous irons avant — que s'en aille la » rosée, — faucher notre prairie — » juste au soleil levant.

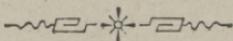
— « Vous oubliez, mon père,  
 » Que je suis-t-un bourgeois,  
 » Et que je comprends guère,  
 » Quand n'on parle patois.  
 » Un dâi ? De quoi c'est donc ?  
 » Et près, ces estruments,  
 » Que j'aperçois les dents,  
 » Comme les nomme-t-on ? »

En dire quo, te chocho  
 De d'uèn raté le bout,  
 Que se drâisso è le bocho  
 Au casque, è li te fout  
 Un cop à souma 'n àne.  
 Mâi que mito èissecò  
 Piarot ei pus tant crâne :  
 — « Foutre ! m'o pas mancò,  
 » Quet bougre de raté ! — »

— Do cop, eisadomèn,  
 Piarot se sevènté  
 Do nom de l'estrumèn.

#### Mouralo

Jouine ou vé, èn tout âge,  
 Paure crèitio sis ma,  
 D'èubleda le liengage  
 Que parlé ta mama.



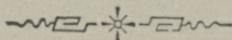
— Vous oubliez, mon père, — que je suis un bourgeois, — et que je ne comprends guère, — quand on parle patois. — Une faux ? Qu'est-ce donc ? — Et ensuite, ces instruments — dont j'aperçois les dents, comment les nomme-t-on ?

Disant cela, il presse (du pied) — le bout d'un râteau — qui se redresse et le frappe — à la tête, et lui flanque — un coup à assommer un âne. — Plus qu'à moitié étourdi, — Piarrot n'est plus si crâne : — F... ! il ne m'a pas manqué — ce diable de râteau !

Du coup, aisément, — Piarrot se souvint — du nom de l'*estrumet*.

#### Morale

Jeune ou vieux, à tout âge, — tu n'es qu'un imbécile — d'oublier la langue — que parla ta mère.



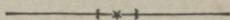
## Lou Rinar e la Gràulo

---

Un cop 'no graulo pàu-malènto,  
S'ero piencado vé la pouènto  
De d'uen garnot, e diens soun bé,  
Tenio un chabrilhou que rèubé  
En quoquo bèurio, sab pus vonte ;  
Fai de re, d'aliur, qu'ei un conte.

— Jati qu'un bougre de rinar,  
En s'eipermena vé l'entranço  
Do bèù, nas en l'èr, à l'asar,  
Chintigné su-nàu la pidanço :  
« La vole », que se fai ! E l'agué....  
Vous nés veire coumo fagué  
Aquelo bètio pauvalènto.  
Io se procho de l'einoucènto,  
Eitor do tieu, tiro le pèd,  
E fout de càire soun chapé :  
« *Adeicha doun, Madamisèlo !*  
» *Cré noun de sort que vous sès bèlo !*

## Le Renard et le Corbeau

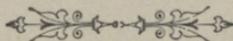


Un jour un Corbeau peu malin, — s'était perché sur le sommet — d'un pin, et dans son bec — tenait un *chèvreton* qu'il avait volé — dans quelque ferme, je ne sais plus où ; — cela n'a pas d'importance d'ailleurs, ce n'est qu'un conte.

— Voilà qu'un certain renard, — en se promenant à l'orée — du bois, le nez en l'air, au hasard, — renifla là-haut l'odeur du fromage : — « *Je le veux* », se dit-il ! et il l'eut.... — vous allez voir comment s'y prit — cet animal malfaisant. — Il s'approche du naïf (corbeau), — tortille le derrière, tire le pied, — et met son chapeau sur le côté : — « *Bonjour donc, Mademoiselle ! — Cré nom de sort, que vous êtes jolie ! — Quel magnifi-*

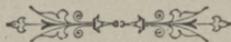
» *Qu'uen brave bé, qu'uen biau plumage...*  
 » *Moun armo ! che voutre ramage*  
 » *Se trapo fai do même biài,*  
 » *Li' o pas roussignéu, pas picharlo,*  
 » *Pas 'n autre oussé que ta bien parlo,*  
 » *A mài de cent légas d'açài ! » —*

— *Ma graulo pus bétio qu'uno aucho,*  
*Per faire euji sa gento voué,*  
*Draïssu le coué,*  
*Couflo la màucho,*  
*E, coumo un four, bado le bé.*  
*Ma fi, le fourmage toumbé...*  
 — *« Aïo moun Dieu, vont ei ma gàpo ! » —*  
*Moun Rinar sauto, la li rapo,*  
*E nenfourno le chabrilhou*  
*Diens le fouond de soun goulàïou.*  
*Préco soubre soun tieu se sèto,*  
*E, per faire do fachinèi,*  
*Io la burgno en branla sa quouèto,*  
*E io te li fai tout parèi :*  
*« Quand lous garçons, Madamisèlo,*  
*« — A ouro seubris co, —*  
*« Fan le tour de voutr' eicudèlo,*  
*« Chaut li para voutre fricot. —*



» *que bec, quel beau plumage.... — Par ma*  
 » *foi, si votre ramage — a même façon, —*  
 » *il n'y a pas rossignol, pas fauvette, — pas*  
 » *un autre oiseau qui si bien chante — à*  
 » *plus de cent lieues d'ici ! »*

— Mon corbeau, plus bête qu'une oie, — pour faire entendre sa jolie voix, — redresse le cou, — gonfle le ventre, — et, comme un four, ouvre le bec. — Ma foi, le fromage tomba.... — « *Hélas, mon Dieu, où est ma gâpe! (caillé)* ». — Mon renard s'élançe, l'attrape, — et enfourne le *chèvreton* — dans le fond de son gosier. — Ensuite il s'assied sur son derrière, — et, pour faire le mauvais plaisant, — il reluque le corbeau en agitant sa queue, — et lui dit exactement ces paroles : — « *Quand les garçons, Mademoiselle, — (maintenant vous saurez cela), — font le tour de votre écuelle, — il faut leur défendre votre fricot.* »



## Lou petit Chitàire

---

Aùs chams tout is chabò l'èintour de la Toussèn ,  
E de grands gas sont ti que s'èn van èn lo chito ;  
Chacuèn a soun sachou è chacuèn soun èiplito :  
Per massa quàuquis sèus, s'anaron datilin.

I fan be quàuque brut, mènou pas màu de marro,  
E gulon de chansous per leva de l'espri  
L'idèio de s'èn na; de mèmo le conscri,  
Qu'uèn meuvò lumerò fài parti per la diarro.

Soun be conscri liour mài,  
Quous jouini trebeliàiri,  
Quelou rudi chitàiri,  
Lous soudar do trebài!

Quaji trèitous son fouorts è quaji trèitous grands ;  
De còutò d'aquous gas, n'io vion qu'èi dièns le càire.  
Qu'èi trechou, bioseni ! Gàire mai de tienze ans,  
Riban nèi o chapé, ve d'èncruéda soun pàire.

## Le petit Scieur-de-long

---

Aux champs, tout est terminé aux alentours de la Toussaint, — et de grands garçons sont là qui s'en vont à la *scie*; — chacun a son petit sac et chacun son outil: — pour gagner quelques sous, ils s'en iront au loin.

Ils font bien quelque bruit, pas mal d'esclandre, — et ils hurlent des chansons pour ôter de l'esprit — l'idée de s'en aller; de même le conscrit, — qu'un mauvais numéro fait partir pour la guerre.

Ils sont bien des conscrits eux aussi, — ces jeunes travailleurs, — ces rudes scieurs-de-long, — les soldats du travail!

Presque tous sont forts, et presque tous grands; — A côté de ces gars, il y en a un qui est dans un coin. — Qu'il est malingre, le pauvre! Guère plus de quinze ans, — ruban noir au chapeau, il vient de perdre son père.

Chez se, grèu cad de pouo, grèu cad dièns l'èicudèlo,  
 Le pàure pàire èi mouort vé dimècre passò.  
 Aqu'èi l'èiné de tris : ier, la paùro ganèlo  
 Puravo, bounagèn, èn li faire soun sò.

— Anèn ! chaut pas pura ; m'anaré, paùro màire,  
 Ièu mài per le païs. Per pas léissa mourì  
 Ni te ni lous petits, ièu me faré chitàire  
 Un cop que sès parti, n'as ma dous à nurri.

T'envouyaré d'alài  
 Lous tris quar de ma pàyo ;  
 Petit, èuras 'no bràyo,  
 E de ràubas vous mài.

Chataras de fareno,  
 Un mourcelou de lard ;  
 Euras pas tant de peno  
 Veliaras pas che tard.

Chez lui, peu de pain, peu de chose dans l'écuelle; — le pauvre père est mort vers mercredi passé. — C'est l'aîné de trois : hier, la malheureuse femme, pleurait, la pauvre, en lui préparant son sac. —

— Allons ! Il ne faut pas pleurer ; je m'en irai, pauvre mère, — moi aussi à l'étranger. Pour ne pas laisser mourir — ni toi ni les petits, je me ferai scieur-de-long. — Moi parti, tu n'en as plus que deux à nourrir.

Je t'enverrai de là-bas — les trois quarts de ma paie ; — petit, tu auras une culotte, — et des robes vous aussi.

Tu achèteras de la farine, — un petit morceau de lard ; — tu n'auras pas autant de peine, — tu ne veilleras pas si tard.

— I valon mài que créson  
Quous bravi païsans ;  
N'èn ti pas vion que vèson  
Etre 'n ome à tienze ans ?

Quaji re grand, quaji re fouort,  
Io vòut nurri la màire,  
E lou fràire è la sor....  
Brave, brave petit chitàire !



— Ils valent plus qu'on ne croit — ces braves campagnards; — n'en voilà-t-il pas un que l'on voit — être un homme à quinze ans ?

A peine grand, à peine fort, — il veut nourrir la mère, — et le frère et la sœur... — Brave, brave petit scieur-de-long !



## Amour tardiéu

---

Quand le Come fugué proche la sissânteno,  
Einouyò d'être soul, vougué se marida.  
Sous paréns dijon be : Come ! qu'èi pas la peno...  
Come, véngu sourliau, lous lèissavo crida.

Un cop doun io figué sa pus fièro touélèto  
E s'en véngué plan-plan chès le Jouan son veji  
Dire em' sa filho, la Nanéto,  
Que lio li fajo tant plaji,  
La trovavo tant de son goust;  
E que che voulïo prene 'n ome  
Io te li counicho un garçou.  
E que garçou qu'èro.... le Come.

Me trobaras ta-pàu madur,  
Màs vau tant ièu que quaucu mài;  
N'i o mai de vion, nen sès segur  
De pas ta-drit ni ta-bien fai.

## Amour tardif

---

A Adrien Planté.

Lorsque Côme fut près de la soixantaine , — ennuyé d'être seul , il voulut se marier. — Ses parents lui disaient bien : Côme ! ce n'est pas la peine.... — Mon Côme, devenu sourd , les laissait crier.

Un jour donc il fit sa plus jolie toilette , — et s'en vint lentement chez Jean, son voisin , — dire à sa fille, la Nanette — qu'elle lui faisait si grand plaisir , — qu'il la trouvait si à son goût ; — et que, si elle voulait prendre un homme , — il lui connaissait un garçon , et ce garçon , c'était.... le Côme.

— Tu me trouveras un peu mûr , — mais tant vaut moi qu'un autre ; — il y en a plus d'un , j'en suis bien sûr — de pas si droit ni si bien

Ai quauque be, pas màu d'èicus,  
 Me porte bien, me chente fouort,  
 E, che vene à mouri d'abouor,  
 Te lèissaré de revéngus.

Beliau quauco liengo méchanto  
 Vendro : « Que pensàs, à vient ans  
 De prene 'n ome de sissanto  
 Que te faro nièu ji d'eifans » ?  
 Dijo-li ma que tu me voli,  
 Qu'as pas mitèi de te méfia;  
 Que moun chaleu manco pas d'oli  
 E seubras be coumo le tia.

*Io se procho, calin :*

Chaut pas grèu cad per que se flame  
 E que io torne prene fio :  
 Faj' un poutoun... en daqueu lio...  
 E dijo-me : Come, que t'ame ! —

— Per de que voli que riponde :  
 « Come, que t'ame ! » Sis trop vé.  
 Penso, qu'embéi de jouine monde,  
 Li chaut ticon de pus nevé.  
 Eurian gi d'éime en marida  
 Lou gài priéntèms embei l'eivar...  
 Anen ! Come, chaut m'eubleda...  
 Per m'ama seis levo tro tard.

fait. — J'ai quelque bien, pas mal d'écus, — je me porte bien, je me sens fort, — et si je viens à mourir le premier — je te laisserai des revenus. — Peut-être, quelque langue méchante — dira :  
 » Que penses-tu, à vingt ans, — de prendre un  
 » homme de soixante, — dont tu n'auras même  
 » pas d'enfants? » — Réponds-lui seulement : que tu me veux, — que tu n'as pas motif de te méfier ; — que ma lampe ne manque pas d'huile, — et que tu sauras bien comment l'allumer. —  
*(Il s'avance, câlin :) Il ne faut pas grand chose pour qu'elle flambe — et qu'elle reprenne feu ; — embrasse-moi là, .... à cette place... — et dis-moi : Côme, que je t'aime !*

Pourquoi veux-tu que je réponde : — Côme, que je t'aime ! Tu es trop vieux. — Réfléchis, qu'aux jeunes gens, — il faut quelque chose de plus neuf. — Nous n'aurions pas raison de marier — le gai printemps avec l'hiver. — Allons ! Côme, il faut m'oublier ..... — Pour m'aimer, tu t'es levé trop tard. —

Ame un jouine ome  
 Que m'ou rand be,  
 Moun pàure Come,  
 Gardo toun be !

*(Lou Come , d'apart se) :*

Dèbe ! fouito co diens ta saco,  
 E lé torne pus de lountèn,  
 Ço dist lou Come màu countèn.  
 Mas tabe mài, pauro velhaco,  
 Vé petos, t'éras tèu lumò !  
 Anen ! as vegu ço que 'n'ero :  
 Ei prou ticon ama denquèro,  
 Mas ticon mài ei d'être amò.



J'aime un jeune homme  
Qui me le rend bien,  
Mon pauvre Côme  
Garde ton bien.

*(Côme à part) :*

Hé bien! mets cela dans ton sac, — et n'y reviens pas de longtemps, — dit Côme pas content. — Mais aussi, pauvre vieux, — vieille chiffe, tu t'étais vite allumé! — Allons, tu as vu ce qu'il en était : — C'est bien quelque chose d'aimer encore, — mais autre chose est d'être aimé.



## II<sup>DO</sup> PARTIDO

---

### Au Pàis dous Cheveirans

---

En Jan Ajolbèrt.

Sonon diens le pàis  
La Crito la pus nàuto  
De lous suts do Fouris :  
Sut de “ Peiro-ser-Aùto. ”

Diens quous rudi pàis enmantelos de niòlas,  
Soubre de suts roustis, semenos en l'asar,  
Li vèson gaire ma de louts e de rinar,  
E s'euji pas greu cad, ma racana las grolas.

L'èitieu, diens 'n 'erbo drudo au rasebu do sèu,  
D'èibonliadis de rots, ti è çai se pouyoùn ;  
Parisson, de lous vèire eivenlos au souleu,  
Coumo un trepé de grands bièus jados que miacoùn.

Au frid précò, vejas qous mèmo rots grisar,  
Quand le souleu-nentran, de vé sero lous bagno :  
Lous cririas sortre do quartei de la mountagno  
Près 'n avi fai peta la coubarto d'eivar. —

## II<sup>ME</sup> PARTIE

---

### Au Pays des “ Cheveirans ”

---

A Jean Ajalbert.

On nomme dans le pays — la crête la plus élevée — des monts du Forez : — Suc de “ Pierre-sur-Haute ” (1.650 m.).

Dans ces rudes contrées enveloppées de brumes, — sur des sommets dénudés et semés au hasard, — on n’y voit guère que des loups et des renards, — et l’on n’entend peu de chose si ce n’est croasser les corbeaux.

L’été, dans l’herbe épaisse (qui croît) au ras du sol, — des éboulis de rocs ça et là s’amoncellent ; — ils semblent, à les voir étendus au soleil, — des troupeaux de grands bœufs couchés qui ruminent.

Plus tard, en hiver, voyez ces mêmes roches grises, — lorsque le soleil couchant les éclaire : — vous croiriez (les voir) sortir du flanc de la montagne — après en avoir fait craquer la couverture de neige.

— Soubre o Tialei que chabo ente le cha coumenço,  
 En soun critou, de nut, lé danson de letiens,  
 Vireneiro enfarnalo au métan dous gramens,  
 Con l'auro, per mugico, fiaulo 'no plagnenço.

Se lè trobo à chas lios de chetitas bregeiras,  
 Embei de janebrau, d'amouras, d'èiredis ;  
 Do liquène a-tenan per desoubre las peiras,  
 E, tour-de-tèms, 'no meisou levado en piadis.

Nentras lè ma, viri qu' aco lè ei minable :  
 Viri soubre le seu enéfè de planchei,  
 Qàuqui tros de bichous è fourço foumarèi  
 Que d'èiclos mau panos an tiro de l'èitable.

Sè vuvon menimi, l'èr lè i che be clar !  
 Ralomèn la malandro a pougu na ta nàuto.  
 Le mounde sè soun pas d'aquelous pus fourtar,  
 Mas soubre cènt trobès pas 'n'amo de malàuto.

— Prou pus bas, la Cheveiro, ei le bour counsecan :  
 Eicoulei e Curot, liso, clouchei e clocho,  
 Quòi ço que se sono uno fuorto perrocho ;  
 Mas tabe nen soun fiar quou bravi Cheveiran.

— Sur le Mont-Thiallier (1460 mètres) qui se termine là où le ciel commence, — à son extrême sommet, la nuit, y dansent des diables-lutins, — ronde infernale au milieu des chiendents, — où le vent, pour musique, siffle un gémissement.

On y trouve par places de chétives bruyères mêlées de génévriers, de ronces, d'airelles; — des lichens à foison sur les pierres, — et, de temps à autre, une maison construite en terre battue.

Entrez-y, vous verrez que cela y est misérable : — Vous verrez sur le sol qui tient lieu de plancher, — quelques mauvais pots et beaucoup de fumier — que les sabots mal essuyés ont traîné de l'écurie.

On y vit néanmoins, l'atmosphère y est si pure ! — Rarement la maladie a pu s'élever aussi haut. — Les gens n'y sont pas de très forte taille, — mais sur cent vous ne trouvez pas un malade. —

— Bien plus bas, Valcivières est le bourg important : — Instituteur, curé, église, clocher et cloche, — c'est ce qu'on nomme une forte paroisse; — aussi, ce qu'ils en sont fiers ces braves Cheveirans !

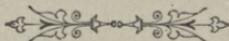
Bilhos de sarjo bluvo, e piâus que s'enbourdisson  
 Seu le chapé d'ent sort un bounetou pointu ;  
 Mourre neirar embei de letous que lusisson ;  
 Mau pignos, mau lavos, e no brio maufoutus.

Eipias lous devala le jeu ou be la fêiro,  
 Pienquos soubre la sèlo do miarrou bourrut :  
 I pourton vès Embart, diens no grando panéiro,  
 Pidanço, grivas, è..... fieulos, tornon de nut.

Le chapé de travar, un ped diens chaco beno,  
 S'en tornon per la Feùrio ou las Crovas-do-Mas ;  
 Branlans, mito-sumis, qu'èi l'ase que lous meno,  
 E poyon ploc-ploc, en sarra liour cabas.

I miacounon entro-dèn  
 Do pàis que refrèn :

« Mariàno,  
 « Per dous liars se dänno ;  
 « Per n'auno de coutou  
 « Fàï, etc., etc. »



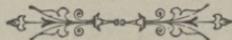
Vêtus de serge bleue ; des cheveux qui s'embroussaillent — sous le chapeau d'où sort un petit bonnet pointu ; — face noiraude, avec de petits yeux qui pétillent ; — mal peignés, mal lavés et quelque peu mal bâtis.

Voyez-les descendre le jeudi ou le jour de la foire, — perchés sur la selle de leur âne bourru : — Ils portent à Ambert, dans un grand panier, — fromages, grives, et.... gris, ils s'en reviennent la nuit.

Le chapeau de travers, un pied dans chaque benne, — ils s'en vont (en passant) par la Forie ou les Croves-du-Mas. — Vacillants, à moitié endormis c'est l'âne qui les conduit, — et ils montent lourdement en serrant leur cabas.

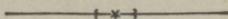
Ils mâchonnent entre les dents  
Ce refrain du pays :

« Marianne,  
« Pour deux liards se damne ;  
« Pour une aune de coton,  
« Elle fait.... etc. »



# La fi do mandiad

(PARTIDO)



En Mistral.

Dé, quau ribo che tar, biarço en travar l'èipanlo,  
E chapé soubre lou'ès? — Un malirous segur! —  
Diens d'abis pas per se, soun cadabre lé branlo,  
E, de sas gronlas, l'artèu n'en crèbo le cur.

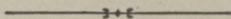
Pas un cop s'ei setò d'en juco dè mati;  
D'enjuco dè mati, la chalour que le golo  
Li caillo l'eicoupis au fond de la courniolo,  
E, de sa gorjo secho, re pot n'en sourti. —

\*  
\* \*

— Lous cop de l'Angelu, vion pré vion, rebrongisson  
Diens l'oumbro, e le mandiad se bouto d'à janu.  
Coumo, de per lou ciu, l'èitalas eipelisson,  
Le paure ome, eirampò, charcho ount passa la nut.

# La fin du Mendiant

(FRAGMENT)



A Mistral

Oh, qui vient si tard, besace en travers de l'épaule, — et chapeau sur les yeux? — Un malheureux, assurément! — Dans des vêtements pas faits pour lui, son corps ballotte, — et, de ses vieux souliers, l'orteil crève le cuir.

Pas une fois il ne s'est assis depuis ce matin; — Depuis ce matin, la chaleur qui le dévore, — lui dessèche la salive au fond du gosier, — et, de sa gorge aride, rien n'en peut sortir. —

\*  
\* \*

— Les coups de l'Angelus, un à un retentissent — dans l'ombre, et le mendiant se met à genoux. — Comme, dans le ciel, les étoiles naissent, — le pauvre homme, harrassé, cherche où passer la nuit.

Tabuto au proumèi liò que trapo en soun chami :  
 Tâu, tâu! — Quau sès? Un vé mandiant trino-galèro,  
 Qu'a fouon, qu'a son, qu'èi las.... a peno en vido en-  
 Chèu plài, 'no briede sepo, e de fe per dermi! [quèro...

— Venio sé paure vé; té, te bade la pouorto.  
 Difaso ti ta biarço e pauvo toun manté;  
 Las! Ouro draisso me ta maigro eichino torto,  
 Valo quello siétado, è copo le chanté.

Quand cheras petassò, nous diras de ta vido  
 Ço que pot 'n ètre dis, re mèmo che tu vouài.  
 Sèn pas je coutumos, che quaucu nous fai pido,  
 De l'i'ou faire pàya d'argèn ni ticon mài.

\*  
 \* \*

— Dè boutas! M'avès l'èr, vâutri, de prou bouon  
 Vautri m'avès sounò, m'avès bien recebu; [monde;  
 Alors, ji de rasou per que ieu vous riconde  
 Re : de moun tèmè passò, tout pot 'n ètre seubu.

Il heurte au premier endroit qu'il trouve en son chemin : — Toc, toc! — Qui êtes vous? — Un vieux mendiant *traîne-galère*, — qui a faim, qui a sommeil, qui est las.... à peine en vie encore.... — S'il vous plaît, un peu de soupe, et du foin pour dormir!

— Viens, pauvre vieux; tiens, je t'ouvre la porte. — Défait là ta besace et dépose ton manteau; — bien! Maintenant, redresse ta maigre échine tordue, — avale cette assiettée et coupe le chanteau.

Lorsque tu seras rassasié, tu nous diras de ta vie — ce qui peut en être dit, rien même, si tu venx; — nous ne sommes certes pas habitués, lorsque nous avons pitié de quelqu'un, — de le lui faire payer en argent ni autrement. —

\*  
\* \*

— Oh, allez! Vous me semblez être de bien braves gens : — vous m'avez appelé, m'avez bien reçu; — dès lors, aucune raison pour vous cacher — rien : de mon passé, tout peut en être su.

De dous pauri galans, acò chero l'estuèro :  
 Antan, dise ma co, tritous lé an purò  
 Quante fugué chantado per le gran Oumèro  
 Prouvençau. — Coumo se, dengu pus chantarò. —

\*  
 \* \*

— Chacu, per mèi l'euji, avanço, vion 'no sèlo  
 A tris pautas; d'autri, de chadeiras, de plots.  
 'N autre, tiarro catò, boufo soubre l'èitèlo  
 De fau que brando en l'èr e fai fuma l'eiclos.

— Fai : Dipus chè lountèms que ieu trine la solo,  
 Me sevente nieu pus aquouro sé neichi.  
 Qu'ero diens uen pàis, tris cent lègas d'eichi,  
 Lou pàis do souleu, vonte l'io ji de niolo.

Mas ai be tant puro que li vèse pus clar :  
 Quatre-vien-z-ans è mai an tant cavò mas jautas,  
 E digarni moun front, ou be vusò mas pautas,  
 Que mèmò embei moun batou, m' en vau de travar.

De deux pauvres amoureux, ce sera l'histoire :  
— Jadis, je vous l'assure, tous ont versé des larmes, — lorsqu'elle fut chantée par le grand Homère — provençal. Comme lui, nul autre ne chantera.

\*  
\* \*

— Chacun, pour mieux l'entendre, avance l'un, un escabeau — à trois pieds ; d'autres des chaises, *des plots*.<sup>(1)</sup> — Un autre, par terre accroupi, souffle sur la bûche de hêtre — qui flambe en l'air et fait fumer les sabots.

— Il dit : Depuis si longtemps que je traîne la semelle, — je ne me souviens même plus à quel moment je suis né. — C'était dans un pays à trois cents lieux d'ici, — le pays du soleil, où il n'y a pas de brouillard.

Mais j'ai tant pleuré que je n'y vois plus clair.  
— Quatre-vingts ans et plus, ont tant creusé mes joues, — et dégarni mon front, ou bien usé mes jambes, — que même avec mon bâton, je marche de travers.

(1) Petits bancs.

E ouro que sès pus seche qu'ei pas 'n 'eitèlo ,  
 En bieure diens lous rièus, è me nurri de vèn,  
 Seu la biso l'eivar, è l'eitièu seu la grèlo ,  
 Ai re pus ma la pèl e 'n eichino d'arèn !

\*  
 \* \*

— Sa tète de vè sauve eitanchò branselavo.  
 Eurias apercegu diens le caire de l'è,  
 'No lagrimo restado, que n'èn redelé  
 Preco soubre sa barbo..... E, coumo che reibiavo :

« De long do Rose, en país d'Arlo,  
 Un cabanou soubre lous bords,  
 Lé semblavo un nis de picharlo  
 Que s'ero eicondu diens las vors, etc., etc. »

.....  
 .....

\*  
 \* \*

.... Fugué io juste le bouon Dieu,  
 De pas jugni quous pauri dròli?.....  
 Illio n'en mourigué... e ieu,  
 Tros de chaleu sen-t-òli,

Et maintenant que je suis plus sec qu'une bûche, — à boire dans les ruisseaux et me nourrir de vent, — sous la bise l'hiver, et l'été sous la grêle, — je n'ai plus que la peau et une échine de hareng !

\*  
\* \*

— Sa tête de vieux saule ébranché, vacillait. — On aurait aperçu, au coin de l'œil, — une larme arrêtée, qui roula — ensuite sur sa barbe.... Et, comme en un rêve : (il dit :)

« Le long du Rhône, en pays d'Arles, — une petite maison, sur les bords, — y semblait un nid de fauvette — qui s'était blotti dans l'oseraie».... etc., etc....

.....

.....

\*  
\* \*

.... Fut-il juste le bon Dieu, — de ne pas unir ces pauvres enfants ?.... — Elle, en mourut.... Et moi, — misérable lampe sans huile,

Crebaré coum' un chi galous!....

— D'euji co, se planton tritous;

Tritous, d'enseu la chaminéio,

Se prochon de se, bounagèn :

— Quàu sès? — Se sounavo Miréio.... —

— Et te? — Ieu?... me sone... Vincèn....

(Mourit)



je crèverai comme un chien galeux!.... —  
 Entendant cela, tous se lèvent; — tous, d'en  
 dessous de la cheminée, —

se rapprochent du pauvre diable: — Qui êtes-  
 vous?... — Elle s'appelait Mireille..... — Et toi?  
 — Moi? Je m'appelle..... Vincent.....

(il meurt).



à R. M.

*Merci au bon poète arverne pour le touchant  
 épilogue qu'il a su donner au poème de "Mireille".*  
 — « Paure Vincèn, es bèn ansin que degué fini ». —

F. MISTRAL.

*Maiano (Bouco-do-Rose) 1903.*



## Vercengetoris

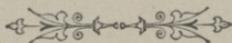
En Rozès de Brouso.

Pel lous dràious pardus, le chami que devalo  
Dous Puts que 'no fumèiro ve d'emmantela  
Lou Vercengetoris, sus sa nàuto cavalo,  
Mèno d'Arvernis roueis que segon en ourla :

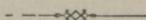
« A-fuoro l'estrangié ! Ardis ! A mouort Cesar !....  
E, lous piaus eiroussos è las gorjas toursidas,  
Redèlon dè lous suts, dè las critas roustidas,  
Parei de rieux furious coufflos d'aigo d'eivar !

Coum' un tropé de louts que fan la casso en bando,  
Au brut do Vourecan,  
S'en venon per lous beus, s'en venon per la lando,  
Embei dàì e voulan.

I fan do pouèng au cha vount chacuèn eicoupigno,  
E soubre Gergovi, pitra countro pitrigno,  
En jugni lous Roumèns, 'n eitrosson cosso quant  
..... Àù mounde, saludas ! Fugué ti noutre Grand !



# Vercingétorix



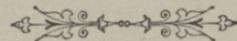
A Rozès de Brousse.

Par les sentiers perdus, le chemin qui descend —  
des Puy qu'une fumée vient d'envelopper, —  
Vercingétorix, sur sa grande cavale, — conduit  
des Arvernes roux qui le suivent en hurlant :

Dehors l'étranger ! Hardi ! A mort César !... —  
Et, les cheveux épars et les bouches crispées,  
— ils roulent (du haut) des pics, des crêtes  
brûlées, — tels des torrents furieux, gonflés  
par l'eau des neiges !

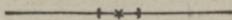
Comme une troupe de loups qui font la chasse  
en bande, — au bruit du Volcan, — ils viennent  
par les bois, ils viennent par la lande, — avec  
faux et faucilles.

Ils menacent du poing le ciel où chacun crache,  
— et, sur Gergovie, poitrine contre poitrine, —  
ils atteignent les Romains et en tuent un  
grand nombre... O peuples, saluez ! Ce fut là  
notre Ancêtre !



# Fount = Segugno

(MEMOURANÇO DO CENQUANTENARI)



En Mistral.

Fount-Segugno ! Vès te , quouro ai viro ma solo,  
En veire queu pàis que counèi gi d'eivar,  
Me sès dist : Ente sèi ? En paradis, d'asar,  
Oub' en d'uen raibie que bransolo ?

Ai vegu' toun souleu semena coumo d'or  
Soubre lou roumanièu , soubre la dràio blanchò ;  
Vegu mai lous sardèi pleja liour rouïo brancho,  
E de fènna bravoun' à mor.

Begu toun èr pus clar qu'ei pas claro l'aigueto  
De noutri riefs frischis eicoundus sèu lou fàu  
Que redèlon diens l'erbo , e que nous fan liengueto,  
Quand golo e devouri le chàud.

Trobò diens lou chami d'amis coumo n'i o gàire :  
Ad. Planté, Rozès, Praviel, Bacquié, Nicoulé,  
Que m'an fài : « L'Ouvargnot ! Che voulias que sian  
Vole !... E lou cièu mai risoulé. [fraire ! »

# Font-Segugne

(SOUVENIR DE CINQUANTENAIRE)



A Mistral.

Font-Segugne! Lorsque vers toi j'ai dirigé mes pas, — en voyant ce pays qui ne connaît pas d'hiver, — je me suis dit : « Où es-tu ? En paradis peut-être, — ou dans un rêve qui te berce ? »

J'ai vu ton soleil semer comme de l'or — sur le romarin, et sur les routes blanches. — J'ai vu aussi les cerisiers plier leurs rouges branches, — et des femmes jolies à souhait.

J'ai vu ton atmosphère plus limpide que l'onde légère — de nos frais ruisseaux cachés sous les hêtres, — qui roulent dans l'herbe et excitent nos désirs, — lorsque nous dévore la chaleur.

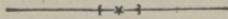
J'ai trouvé sur le chemin des amis comme il n'en est guère : — Adrien Planté, Rozès (de Brousse), Praviel, Bacquié-Fonade et Nicollet, — qui m'ont dit : « L'Auvergnat ! Si vous vouliez que nous soyions frères !..... » — J'accepte !.... Et le ciel se fit plus souriant.

Vegu dous félibrèn, dous grands en Santo-Estèlo :  
 Quo fugué Varmenouzo e préco Caméla.  
 « Flour de Brouso ! » « Bellino ! » Chacuno émourtèlo,  
 De vous ligi soun pas gi las.

Soubre tout t'ai vegu, cantàire de Mirèio !  
 T'ai vegu, t'ai parlò, memomen t'ai brassò.  
 Noun, me divelias pas ! Reibia ei moun eidèio...  
 E lou raibie ei tant liau passò !

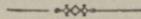
.....

Adicha Fount-Segugno !... — Entremi lou fuiège,  
 De rai de fio perquon l'aibri do Castelèu.  
 E m'entorne, en preni per bastou de vouïage  
 Vion de lous rai d'aque soulèu.

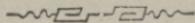


## Lou Doumèn

(SONO PEIRO - COUBARTO)



Dipus mai dous mil ans, qu'o ped de noutri suts,  
 Quelo Peiro-coubarto ensebelit de glòri,  
 Dengu sap quàu dort ti ; mas l'auro, diens la nuts  
 Boufo, coumo dirias que noum : « Vercengetòri »!

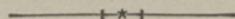


J'ai vu deux Félibres, deux grands en Sainte-Estelle : — Ce fut Vermenouze et ensuite Camélat. — « Fleur de Brousse ! Beline ! Œuvres immortelles, — qu'on ne se lasse jamais de lire.

Surtout je t'ai vu, poète de Mireille ! — Je t'ai vu, je t'ai parlé, je t'ai même embrassé ! — Non, ne me réveillez pas ! Rêver est mon envie.... — et le rêve est si vite passé !

.....

Adieu Font-Segugne ! — Au travers le feuillage — des rais de feu trouent les arbres du Castelet. — Et je reviens, en prenant pour bâton de voyage, — l'un des rayons de ce soleil.

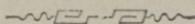


## Le Dolmen

(DIT PIERRE-COUVERTE)



Depuis plus de deux mille ans, qu'au pied de nos sommets, — cette Pierre-Couverte ensevelit de de la gloire, — personne ne sait qui dort là. Mais le vent, dans la nuit, — siffle, on dirait ce nom : « Vercengettori. » —



## Oro de vido



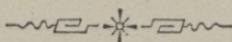
En Juli Rounjat.

En 'no niolo d'Autouno, e de d'uèn pas tardieù,  
En fuoro lous draïous, nautri 'navan per orto,  
O métan de las felhas que l'auo nèmporto,  
Parei de parpalhous roueis, l'eissam fouletèu.

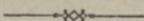
Aqu'ero, tour-de-tèms, le cridamèn plentièu  
Que fajo, seu lou ped, quauco branqueto morto ;  
Tour-de-tèms mai, setos soubre 'no souco torto,  
Eipiavan, sout las vors, coure l'aigo do rièu.

Em de poutous, maugré que la nado se chabo,  
Dijan : Ei le Prièntèms ! Ti què torno la sabo !...  
Mas quet soulèu de caire, e quello tros de flour

Digueron liau Prièntèms, qu'eron pas ti lous vautri....  
— ... Vèsèn re-ma de cop, en la caro de l'autri,  
Que sèn vengus de vès, coumo en duèn miradour.



# Heure de Vie



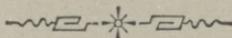
A Jules Ronjat

Par une brume d'automne, et d'un pas tardif,  
— en dehors des sentiers, nous allions à travers  
la campagne, — au milieu des feuilles que la  
brise emporte, — tel un essain folâtre de papillons  
roux.

C'était parfois le cri plaintif — que fait, en se  
brisant, quelque menue branche morte; — et  
d'autres fois, assis sur une souche tordue, —  
nous regardions, sous les saules, courir l'eau du  
ruisseau.

En des baisers, malgré que l'année s'achève,  
— nous disions : C'est le Printemps! Voici que  
revient la sève!.... — Mais, ce soleil oblique et  
cette fleur pâlie,

nous dirent bientôt, Printemps, que ce n'étaient  
point là les vôtres.... — Nous ne voyons parfois  
qu'au visage des autres, — comme en un miroir,  
que nous avons vieilli. —



# Lou pitchou bèze

---

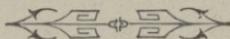
Al Arman Praviel.

Raubeto blanco è coumo d'or  
Do petit bèze,  
Me passo ticon per le cor  
Quand ieu vous vèse.

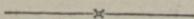
Me passo ticon per le cor  
Perço que crèze  
Veire la raubo de ma sor,  
La pauro Trèse !

Veire la coumo de ma sor  
Qu'avio ma dèze  
Ans quand me la prèngué la mort !....  
Ti ço que vèse,

E que tant fai freji moun cor,  
Perço que crèse  
Tourna veire enquèro ma sor  
En d'aqueu bèze.



## Le petit bouleau



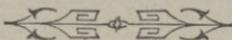
A Armand Praviel

... Petite robe blanche et cheveux d'or  
— du jeune bouleau, — il me passe  
quelque chose au travers du corps, —  
lorsque je vous vois.

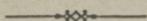
Il me passe quelque chose au travers  
du corps, — parce que je crois — voir  
la robe de ma sœur, — la pauvre Thérèse !

Voir les cheveux de ma sœur — qui  
n'avait que dix — ans quand me la prit  
la Mort !... — Voilà ce que je vois ,

et qui tant fait frissonner mon corps,  
— parce que je crois — revoir encore  
ma sœur — en ce bouleau.



## En Varmenouzo !



Coumo t'e nen sè fiar, sorte de pàysan :  
L'oustau con ieu demore, la font con ieu bève,  
Le pàu que sé vengu, tout, embei liour ou dève....  
Me sente de liour raço e do memo levan.

Equand ligisse « *Flour de Brouisso* », e « *Moun Ouvargno* »,  
Aco retrài mous chams, mous vés disparigus ;  
Mei qu'en duèn miradour, diens tous vars lou'ai vegus,  
Parei vèse en le gour se lé mira lou vargno.

Tabè quo me pari, quand foro fai d'eivar,  
En ligi countro au fio, vonte la ramo brando,  
Que moun papo e moun grand, ma mamò emai ma grandò,  
Tornon se lé seta ! — Quous rudi mountagnars

A ouro s'en soun nos diens la crovo prigondo ;  
Liour ossi soun miclos en d'uen mèmo pouyèu.  
Demouro ma l'oustau branlan qu'ei vengu mieu,  
Lou chaleu à dous bés e la taulo redondo.

## A Vermenouze !

---

Comme toi, et j'en suis fier, je suis issu de paysans :  
— la maison que j'habite, la fontaine où je bois, —  
le peu que je suis devenu, tout, je le leur dois... —  
Je me sens de leur race et du même levain.

Et lorsque je lis « *Fleur de Brousse* », et « *Mon Auvergne* », — cela me rappelle mes champs, mes *vieux* disparus. — Mieux que dans un miroir, dans tes vers je les ai vus, — de même je vois dans le ruisseau se refléter les aulnes.

Aussi il me semble, lorsque dehors il neige, — en lisant près du feu où flambe le fagot, — que mon père et mon grand-père, ma mère et aussi ma grand-mère — reviennent s'y asseoir... — Ces rudes montagnards

maintenant s'en sont allés dans la fosse profonde ;  
— leurs os se sont mêlés en un même tas. — Il ne reste que la chaumière branlante qui est devenue mienne, — la lampe à deux becs, et la table ronde.

Taulo e chaleu mai dison prou ticon d'antan !  
 Me sevente l'entour, las vejinas crechadas,  
 Counta, per fare pouè, do tems de las velhadas,  
 N'estuèro de letien oumi de revenan.

Ti lo vèlho embei so coulegnado de chèbre,  
 Que viro lou fus diens sous dits de riteliou ;  
 Lou labri, en reibia, reno près quaucò lèbre,  
 E Minou me preiti le janu de l'onliou.

Vèse... ma tout aco me pari diens 'no niolo,  
 Coumo se ve ticon, de sero, au bord de nut.  
 Ero un drole aque tems, e quaj' un grand anu...  
 Basto ! ai fai moun pefas e prou virò ma molo.

E d'autri soun vengus en plaço de lous vés :  
 Em'no fènno e d'eifans me sé fai 'n outro vido ;  
 L'entour de moun fougei, pus 'no sèlo de voueido...  
 Che lous grands s'en soun nos, 'n ei vengu de nevès.



Table et lampe me disent aussi bien des choses d'autrefois ! — Je me rappelle, autour, les voisines rassemblées, — raconter, pour faire peur, au temps des veillées, — des histoires de lutins ou de revenants.

Voici la vieille grand'mère, avec sa quenouillée de chanvre, — qui tourne le fuseau dans ses doigts (secs comme) des chenevottes. — Le *Labri*, en rêvant, gronde à la suite de quelque lièvre, — et Minet me pétrit le genou de sa griffe.

Je vois.... Mais tout cela m'apparaît comme dans une brume, — de même se voient les objets aux approches de la nuit. — J'étais un enfant alors, et presque un aïeul aujourd'hui.... — Qu'importe ! J'ai fini ma tâche et assez tourné ma meule.

Et d'autres sont venus à la place des vieux : — Avec une femme et des enfants je me suis fait une autre existence ; — autour de mon foyer il n'est plus de siège vide.... — Si les anciens s'en sont allés, il est venu des (membres) nouveaux.



## Sero, Nut, Primo

---

En Miquèu de Camélat.

— La niolo, gentamèn, soubre Doro neischido,  
Diplèjo sa coubarto per chams, per chamis;  
E l'eipijas pendoulon en lous blad sumis,  
Coumo per saluda l'oro de lo brounsido.

Lèu-lèu las nàutas toures de noutre clouchèi,  
Vèlho marco d'antan, e sovegni de fianço,  
Se vèson ma virena de d'uèn manté nèi,  
Tamdieu que l'auro boufo embei re de plagnanço! —

---

— O métan do chà, diens 'no pousso de chalèus  
D'or, pòyo bélamèn le voulam de la luno;  
Diasso que 'n ange vet, aus chans de l'alabruno,  
Mèdre, per soun granèi, 'no classo de soulèus.

Lous cùti, tous-soulits, fiaulon liouro mujico,  
Lous cre-cris, diens lous termi, soun devengus méts;  
L'aigo do gran eitan, ouro fregit pas pico,  
E l'oussés, diens lous nis, venon de barra lou'ès. —

---

## Soir, Nuit, Aube

---

A Michel Camélat.

— Doucement, la brume formée sur la Dore,  
— déploie son voile par les champs, les chemins;  
— et les épis s'inclinent aux chaumes endormis,  
— comme pour saluer l'heure du crépuscule,

Bientôt les hautes tours de notre clocher, —  
antique vestige de passé, souvenir de foi aussi,  
— se voient subitement envelopper d'un manteau  
noir, — tandis que la brise souffle en imper-  
ceptible plainte ! —

---

— Au milieu du Ciel, dans une poussière de  
lampes — d'or, monte, lentement, la faucille de  
la lune; — on dirait qu'un ange vient, aux  
chants des salamandres, — moissonner, pour son  
grenier, une gerbe de soleils.

Les crapauds solitaires modulent leur (note)  
musicale; — les grillons, dans les tertres, sont  
devenus muets. — L'eau du grand étang main-  
tenant ne frissonne plus, — et les oiseaux, dans  
les nids, viennent de clore les yeux. —

---

— Tan-que-tan menimi, l'èubeto se divêlho,  
 E, soubre aus suts, èifranlho de litas de nut.  
 L'oussés, mito-dermis, demènon diens la fêlho,  
 E la belho fussit en fuoro de soun bru.

Ti la primo do jour! — La màire matinèiro  
 Se divêlho lio mài, e se trài do lansou;  
 Lio se procho do cros, d'uno solo lugeiro,  
 Bàdo re lous ridés, e reit 'bèi soun drelou! —



Peu à peu cependant, l'aube s'éveille, — et, sur les hauteurs, déchire des franges de nuit; — les oiseaux, à demi-ensommeillés, s'agitent dans le feuillage, — et l'abeille s'enfuit hors de sa ruche.

C'est le jour qui commence! Matinale, la mère — s'éveille elle aussi, et s'évade des draps; — elle s'approche du berceau, d'un pas léger, — ouvre à peine les rideaux, et sourit à son petit enfant!....



## L'Ouvargno en lo Prouvanço

---

Al valènt capoulié, P. Devoluy.

O Mistral, te sis be lou Ver-Cingeto-reis  
Mè que sajas neichi en tiarro prouvançalo  
Aù Meijour ! E, d'amour senoun d'alèn pareis,  
Amitious nautri mai de lo liengo meiralo,

Te segrèn d'en pertout. — Sourtèn de pàisans,  
'No raço de bouon trèmpe ; e, per la grandò lucho,  
Em' la fe que brandavo aus tems de noutri grands,  
Av' enquèro le dàì o le voulam qu'eilucho !

— Per-de-que, d'ati-lin, sès vous tiro-pelhos.  
'N plaço de vous beila uno bravo brassado ?  
Se vet que voutro araire sét pas dreit so riado,  
Coumo che la tiravon de bious mau-julhos.

# L'Auvergne à la Provence

---

Dédié au vaillant capoulié, P. Devoluy.

O Mistral tu es bien le Vercingétorix, —  
quoique tu sois né en terre provençale — au  
Midi ! Et, semblables d'amour sinon de souffle,  
— amoureux nous aussi de la langue maternelle,

nous te suivrons partout. — Nous sommes  
issus de paysans, — une race de forte trempe ;  
et, pour la grande lutte, — avec la foi qui brûlait  
aux temps de nos aïeux, — nous avons encore  
la faux ou la faucille qui jette des éclairs.

— Pourquoi, là-bas, êtes-vous tirillés, — au  
lieu de vous donner une franche accolade ? — On  
voit que votre charrue ne suit pas droit son sillon,  
— comme si la conduisaient des bœufs mal attelés.

N'avès qu'an gorjo pleno embei le casque voueide ;  
 « Fan de brut » — coumo disés, — de marro a-tenan !  
 Fajas lous souventa de lous Gauloués d'antan,  
 E, 'bei quelous d'ati, de que dijo le Druaide.

Dous chèfi, lous mai grands, venon de s'ansurta,  
 E se prene en la bourro.  
 Creichinon de las dèns, e van s'eichaqueta,  
 Dirias dous chis mai-que mai enrabinos, quouro

Lou vé Druaide parit en l'entranço do bèu.  
 Sa coumo diplejado,  
 En de soubre sous rèns, devalo coum' un rièu,  
 E sa barbo d'argèn li fai 'no coulegnado.

De d'uno mo que branlo, te le voulan d'or,  
 Sejaire de la visclo ;  
 Mai seche qu'uen peissé de garnot ei soun cor,  
 Mas sous miràus lusion, e de fio n'en gisclo.

Arrestas ! que li fai, charcho-ligo marrit,  
 Sempiternès pialhaire !  
 Fieus do memo tetou, petits de memo maire,  
 Vautri vesès doun pas qu' aquelo se mourit ?

Vous en avez qui ont la bouche pleine (de paroles) avec la tête vide ; — « Ils font du bruit », comme vous dites, et beaucoup d'embarras ! — Faites les souvenir des Gaulois de jadis, — et de ce qu'à ceux-ci disait le Druide.

Deux des chefs les plus élevés, viennent de s'insulter. — et de se prendre aux cheveux. — Ils grincent des dents et vont se mettre en pièces, — on dirait deux chiens enragés, lorsque

le vieux Druide paraît à l'entrée de la forêt. — Sa chevelure déployée, — sur ses reins, descend comme un ruisseau, — et sa barbe lui fait une quenouillée d'argent.

D'une main qui tremble, il tient la faucille d'or, — moissonneuse du gui ; — plus sec qu'un échelas de pin est son vieux corps, — mais ses yeux brillent, et du feu en jaillit.

Arrêtez ! leur dit-il, querelleurs mauvais, — éternels bavards ! — Fils du même sein, enfants de même mère, — vous ne voyez donc pas que celle-ci se meurt ?

Mas putens, le Cesar torno veni de Roumo  
 E ribo vès lous suts.  
 Aujas, de soun armado, rebroungi lous bruts!  
 La tiarro n'en fregi juco nàu do Gran-Doumo.

E tritous quous d'ati à ouro que soun mouort,  
 Que noutro Maire puro,  
 Dous Puts de l'Arverniho en las landas d'Armor,  
 Semenós en l'asar, beliau sens seboturo,

Eipeços per las dèns do lout e do rinar,  
 O le bè de la gràulo,  
 L'eubledès doun? Alor, cridas : Vivo Cesar!  
 E tiran le lansou.... ei finido la Gàulo !

— Le voulam d'or se draisso coumo per seja ;  
 Diasso be qu'eibelijo.  
 Lous Gauloués pendon do coué coumo pènd l'eipijo  
 De Juli quand le pid do gràu lo fai pleja....

— Te vas nous malurta, teiso te Pàire !  
 Li venon tritous, en plagni.  
 Dijo nous, de que faire....  
 Dé be ! Que faire ?  
 S'uni !

Mais malheureux, César revient de Rome — et atteint les montagnes. — Entendez, de son armée, gronder le bruit! — La terre en frémit jusqu'au sommet du Grand-Dôme.

Et tous ceux qui maintenant sont morts, — que notre Mère (patrie) pleure, — des Puy de l'Arvernien aux landes d'Armor, — dispersés au hasard, peut-être sans sépulture,

déchirés par les dents du loup et du renard, — ou le bec du corbeau, — vous les oubliez donc? Alors, criez: Vive César! — et étendons le linceul..... la Gaule est morte!

— La faucille d'or se dresse comme pour moissonner; — elle semble flamboyer. — Les Gaulois penchent le cou comme se penche l'épi — de juillet, lorsque le poids du grain le fait plier.

— Tu vas nous porter malheur, tais-toi, ô Père! — lui disent-ils tous en gémissant. — Dis-nous ce qu'il faut faire... — Hé bien! Que faire? — S'unir!...

— An' Grand! De toun sepucro, tràio te ravi!  
 Ei ti Mistral, embei la Prouvanço, l'Ouvargno,  
 Tolosèns, Beiarnés!... 'N autre Cesar fait l'argno?  
 Ardis, Ardis! Chaut tourna leva Gergovi!

De lo corno d'auròt a bronji le tenàri!...  
 Sout la bandièro santo de liengo d'O,  
 Ardis tritous! De l'enemi éreditàri,  
 Triounfarèn unis.... Vetì noutre Credo!

\*  
 \* \*

O Mistral, embei te, demourèn ples de fianço,  
 Fidous juco la mouort!  
 E l'Ouvargno nioulouse, em la claro Prouvanço,  
 Mando un poutoun de sor.



— Allons, Ancêtre ! De ton sépulcre sors, étonné ;  
Mistral est là, avec la Provence, l'Auvergne, —  
Toulousains, Béarnais !... Un nouveau César  
nous menace ? — Hardi, Hardi ! Il faut rebâtir  
Gergovie !

De la corne d'auroch a mugi le tonnerre !...  
Sous la bannière sainte de la langue d'Oc, —  
hardi tous ! De l'ennemi héréditaire — nous  
trionpherons unis.... Voilà notre Credo !

\*  
\* \*

O Mistral, avec toi, nous restons pleins de  
confiance, — fidèles jusqu'à la mort ! — Et l'Auver-  
gne brumeuse, à la claire Provence, — envoie  
un baiser de sœur.



## Eitialas

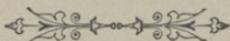
---

De flurissas de fio, de margaridas d'or  
An germeno su-nau pré l'outo  
Bluvo, d'ent' venon lia ? Dé bouto,  
Seubron pas gi qàu las semené diens quel ort.

Qàusso mai che qu'ei pas la vòu de parpaliaudas  
De d'uen sempiterné prientens ;  
Oumi lantiarnas de letiens  
En persègre beliau d'espris que fan las miàudas.

Ei co pas las belijas do gran Marichàu  
Que n'en fai giscla mai que d'uno ?  
Dièut veni de tia soun grasàu,  
E farjo à ple marté lou voulam de la luno. (1)

La verito ? Qu'ei 'no miliasso  
De letous que se soun badas au fiermamèn,  
Per eipiencha tout bélamèn  
Chès le mounde d'en bas, coum' aco lè se passo...



(1) 'N'i. Be de qür que d'ison: Quo-ist loutreor  
L'ichampels' de d'ien avári  
Qu'ò l'ettó fust de l'ormári  
Eout ple de sar pristolar e de l'owidor.

## Étoiles

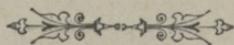
---

Des fleurs de feu, des marguerites d'or —  
ont germé là haut sur la voûte — azurée ; d'où  
viennent-elles ? Ah certes, — on ne saura jamais  
qui les sema dans ce jardin.

Qui sait aussi si ce n'est pas le vol de pa-  
pillons — d'un éternel printemps ; — ou les  
lanternes de lutins — poursuivant peut-être  
des esprits en maraude.

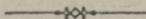
Ne sont-ce pas des étincelles que le grand  
forgeron — fait jaillir en abondance ? — Il  
doit venir d'allumer son feu, — et forge à plein  
marteau la faucille de la lune.

La vérité ? C'est qu'une myriade — de petits  
yeux se sont ouverts au Ciel, — pour regarder  
tranquillement — chez les peuples, en bas,  
comment s'y passent les choses.....



Il en est bien quelque-uns qui disent : C'est  
le trésor — éparpillé sur l'océan — qui a  
puissi s'échapper de son coffre — quantité  
de pistoles et de louis d'or.

## Salud de Chalando



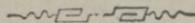
A ouro que l'eivar enmantèlo lous nàut,  
*Ers dè lous Suts* 'nas diens la Prouvanço flurido,  
Lè pourta vautre mài 'no floureto eimarfido,  
Salud de Chalando au Poueto Màianàu !

Dijas-li : Lous pinatès de liouri babiàu,  
Em tous *falabreguè* s'en venon fare èufrido,  
E, diens le clar souleu de ta plano de Cràu,  
Semena quàuco-re de liouro tiarro èufrido.

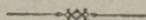
Denquèro dijas-li : « Nou' envenen dè lou Nor,  
O Mistral, per t'èufri de miro, d'encèn, d'or,  
Magi vè te menos per un trepé d'eitiasas :

*Nerto*, lis *Isclò d'or*, *Mirèio* e soun *Vincèn*,  
*Lou Rose*, *Calendàu*.... que sabon ? Mai que cènt  
Nou' an fai la coumpagnado au pàis de chegàlas...

Aco tenio quaji mito do fèrmamèn !



## Salut de Noël



Maintenant que la neige recouvre les hauteurs,  
— *Chants des Montagnes* allez dans la Provence  
fleurie, y porter vous aussi une petite fleur  
frileuse, Salut de Noël au Poète de Maillane !

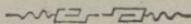
Dites-lui « Les pins, de leurs *babiots*,<sup>(1)</sup> —  
« à tes micocouliers viennent faire l'hommage,  
« et, dans le clair soleil de ta plaine de Crau,  
« — répandre un peu de leur terre refroidie. »

Dites-lui encore : « Nous venons du Nord, —  
« ô Mistral, pour t'offrir la myrrhe, l'encens,  
« l'or, — Mages vers toi conduits par une  
« troupe d'étoiles :

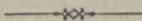
*Nerte*, les *Iles d'or*, *Mireille* et son *Vincent*,  
« — *Le Rhône*, *Calendal*.... que sait-on ?....  
« Plus de cent, — nous ont fait escorte au pays  
« des cigales....

« elles occupaient presque la moitié du Ciel ! »

(1) Expression locale désignant les cônes du pin.



## Eufrido en Varmenouzo



Varmenouzo ! En te mai eufrisse quelas rimas  
Neischid' o long de Doro, en pàis Livradoué !  
Ligisso, che se pouot, que trasse de patoué,  
Ount ai miclo de tout, de reire e de lagrimas.

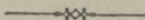
Ligisso, e dise pas, a te gran Cantalis :  
« Que d'ati, per acò, manco pas gi d'ardido ! »  
Bouto, as vegu de cop, diens ta broussou flurido,  
De roussigneus eita per euji lous grellhis.

Embart, 25 de Decènbre 1904.

R. M.



## Dédié à Vermenouze



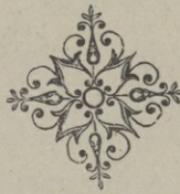
Vermenouze ! A toi aussi j'offre ces rimes, —  
écloses au long de la Dore, en pays *Livradois* !  
— Lis, s'il se peut, ce pauvre patois, — où  
j'ai mêlé de tout, des rires et des larmes.

Lis, et ne dis pas, ô toi grand Cantalien :  
« — Celui-là, par ma foi, ne manque pas  
d'audace ! » — O va, tu as vu parfois, dans ta  
brousse fleurie, — des rossignols s'interrompre  
pour écouter les grillons.

Ambert, 25 Décembre 1904.

R. M.





TABLE

## INDICO



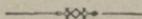
En Mistral . . . . .	8
Felhas toumbadas (Dareirio). . . . .	14
L'Eivar. . . . .	24
Lou Prientèms . . . . .	32
L'Eitieu (reibiario) . . . . .	38
De long do rieu . . . . .	44
De Sero . . . . .	52
Bèu toumbò . . . . .	60
Lous bruts do bèu . . . . .	68
Sic vos non vobis. . . . .	74
Moun jouine tèms . . . . .	80
Lous Brandous . . . . .	88
La mouort do Païsan. . . . .	94
Moun Reloge. . . . .	100
Grangei malent e Mèitre avàri . . . . .	104
Lous fagos do Curot . . . . .	110
Piarot revengu dè la vialo. . . . .	114
Lou Rinar e la Gràulo . . . . .	118
Lou petit Chitàire. . . . .	122
Amour tardieù . . . . .	128

## INDEX



A Mistral . . . . .	9
Feuilles tombées (Automne) . . . . .	15
L'Hiver . . . . .	25
Le Printemps. . . . .	33
L'Eté (Rêverie). . . . .	39
Au long du ruisseau . . . . .	45
Le Soir . . . . .	53
Bois tombé. . . . .	61
Les bruits du bois . . . . .	69
Sic vos non vobis. . . . .	75
Mon jeune temps (souvenirs) . . . . .	81
Les Brandons. . . . .	89
La mort du Paysan . . . . .	95
Mon horloge . . . . .	101
Fermier malin et Maître avare. . . . .	104
Les fagots du Curé. . . . .	110
Piarrot revenu de la ville. . . . .	115
Le Renard et le Corbeau . . . . .	119
Le petit Scieur-de-Long . . . . .	123
Amour tardif. . . . .	129

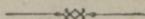
## II<sup>o</sup> PARTIDO



Au Pàis dous Cheveirans. . . . .	134
La fi do Mandiand . . . . .	140
Vercengetoris. . . . .	150
Fount-Segugno . . . . .	152
Lou Doumen de Peiro-Coubarto . . . . .	154
Oro de vido (sounet) . . . . .	156
Lou pitchou bèze. . . . .	158
En Varmenouzo. . . . .	160
Sero, Nut, Primo . . . . .	164
L'Ouvargno en la Prouvenço. . . . .	168
Eitiasas . . . . .	176
Salud de Chalando en Mistral (sounet). . .	178
En Varmenouzo . . . . .	180



## II<sup>e</sup> PARTIE



Au Pays des <i>Cheveirans</i> . . . . .	135
La mort du Mendiant. . . . .	141
Vercingétorix. . . . .	151
Font-Segugne . . . . .	153
Le Dolmen dit de Pierre-Couverte . . . . .	155
Heure de vie (sonnet) . . . . .	157
Le petit bouleau . . . . .	159
A Vermenouze . . . . .	161
Soir, Nuit, Aube . . . . .	165
L'Auvergne à la Provence. . . . .	169
Étoiles . . . . .	177
Salut de Noël à Mistral (sonnet). . . . .	179
A Vermenouze . . . . .	181





---

IMP. MIGEON — AMBERT

---



